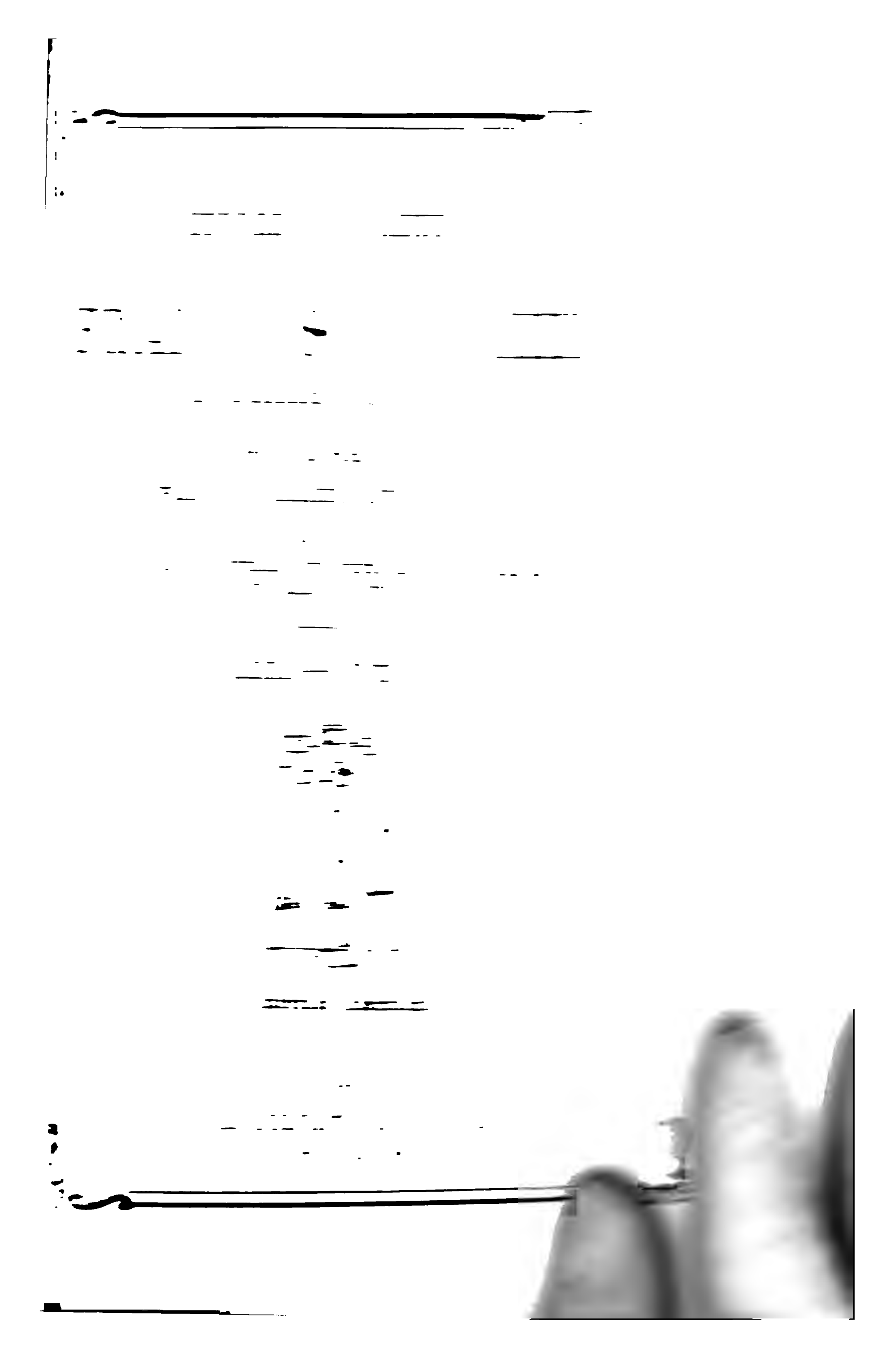


NKF
Coppee



NKF
Coppee





Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.

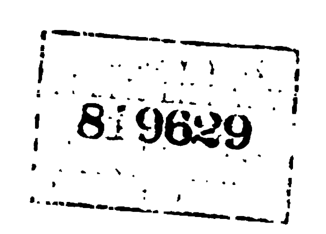


PARIS

L. HÉBERT, LIBRAIRE

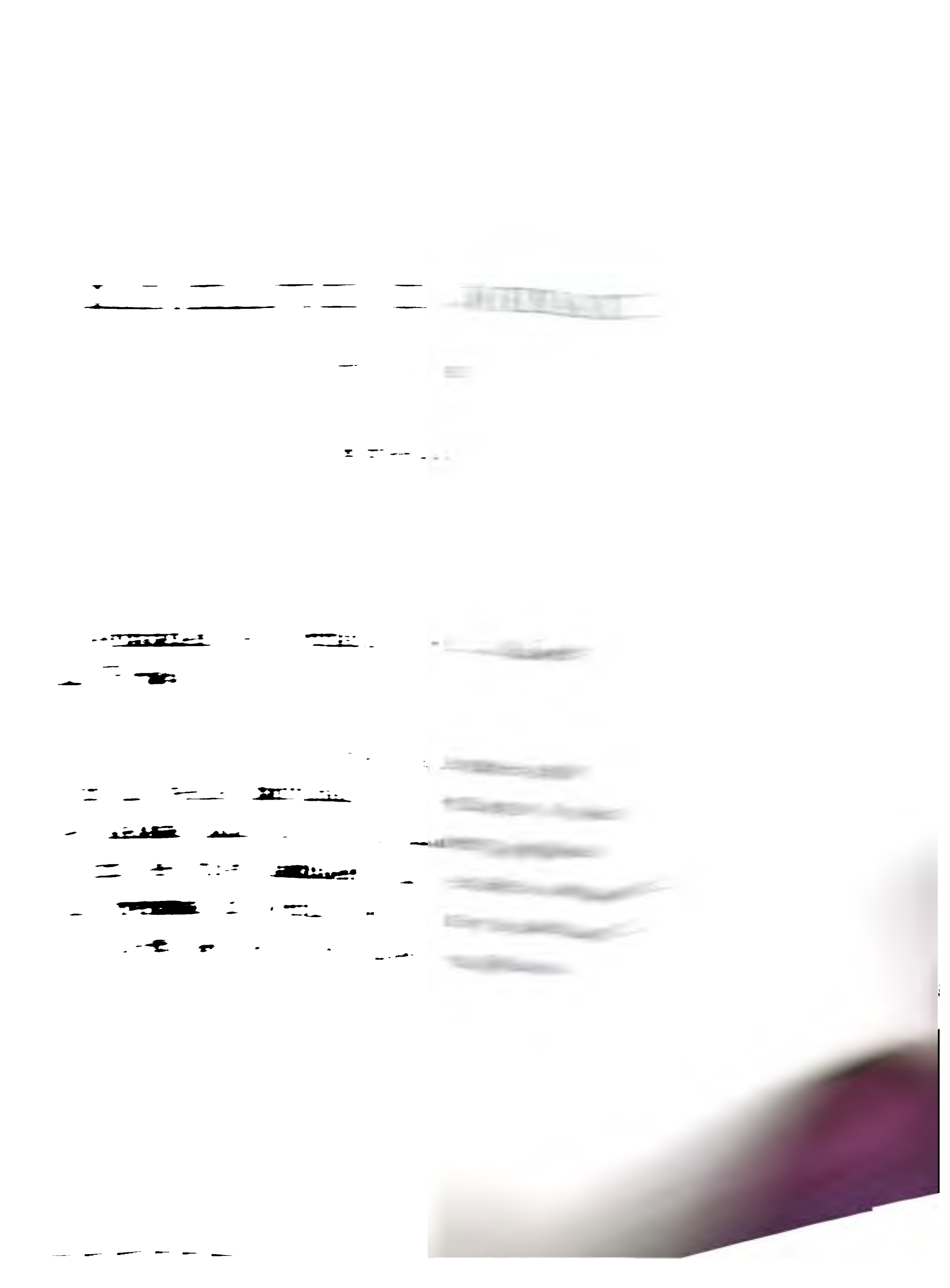
7, RUE PERRONET, 7

1888


819629







Les révolutions rendent un peu sceptique;
Mais, par vieille habitude et besoin machinal,
Je parcours volontiers, tous les soirs, un journal,
Pour savoir si l'on va changer ou non de maître,
Comme avant de sortir on voit le baromètre.

— « Demandez les journaux... le *Temps*... le ***Moniteur***... »

Et, prenant le paquet tout frais, que le porteur
Lui jetait, en courant, dans sa pauvre boutique,
La bonne femme, active à servir la pratique,
Derrière un vasistas ouvert sur le trottoir
Se démenait, cherchait des sous dans son tiroir,
Et vendait, d'une humeur absolument égale,
Papier conservateur ou feuille radicale;
— Et, lorsque je prenais un journal, au hasard :

— « Ah! vous voilà, monsieur! Vous arrivez bien tard; —
Disait-elle gaiement. — Voyez! ma vente est faite.
Je n'ai plus qu'un *Pays* et que deux *Estafette*...
Et c'est toujours ainsi, lorsque les députés,
Comme ils ont fait hier, se sont bien disputés,
Et quand on dit qu'on va changer le ministère. »

Quelquefois, je causais, auprès de l'éventaire,

Avec la brave vieille aux yeux intelligents ;
Car mon goût est très vif pour les petites gens.
Et, tout en déployant la *Presse* ou la *Patrie*,
Qui m'envoyait sa bonne odeur d'imprimerie,
J'avais pour mes trois sous un instant d'entretien.

— « Mon Dieu ! pour le moment, ça ne va pas trop bien.
C'est la morte saison, vous savez... et la Chambre
Ne se réunira que vers la mi-novembre.
Les grands formats sont nuls, et les petits journaux
N'ont que les faits divers et que les tribunaux...
Vous autres, les messieurs, vous chassez, ou vous êtes
Aux bains de mer, aux eaux... Sans le sou des grisettes,
Qui ne voudraient pour rien manquer le feuilleton
De leur *Petit Journal*, à peine vivrait-on...
Pour écouler ce tas de papiers qu'on imprime,
C'est triste à dire, mais il faudrait un gros crime...
Je ne désire pas qu'il arrive, grand Dieu !
Mais, du temps du procès Billoir, quel coup de feu !
Quand on a publié toutes ces infamies,
Monsieur, j'étais au bout de mes économies ;
Mais, en un mois, et rien qu'avec les *illustrés*,
Eh bien ! j'ai pu payer deux termes arriérés...
Mais ce n'est qu'un hasard... Tandis que les tapages
A Versailles, voilà le temps des forts tirages !

Ça ne peut pas manquer et ça revient vingt fois...
Aussi, lorsque je fais un billet pour mon bois,
Pendant la session j'en fixe l'échéance,
Et je m'acquitte après une bonne séance. »

Je m'éloignais, trouvant singulier le destin
Qui voulait que ce fût le crime du matin,
Ou le tumulte fait dans les Chambres, la veille,
Qui donnât quelque aisance à cette pauvre vieille.
Je trouvais un plaisir ironique à savoir
Que l'antique combat du peuple et du pouvoir
Et tout leur vain travail pour mettre en équilibre
Le besoin d'être fort et l'ardeur d'être libre,
Le prétoire vibrant à la voix des tribuns,
L'Assemblée en démence et les cris importuns
Qu'on poussera toujours autour du Capitole,
Et tout ce que produit, aux jours de rage folle,
Le parlementarisme et son jeu régulier,
Aidâssent cette femme à payer son loyer.
Il me plaisait assez que le bruit de la Presse
Assurât par hasard le pain d'une pauvresse,
Et que tout ce scandale eût ce bon résultat
Qu'elle pût vivre, à bord du vaisseau de l'État
Durement ballotté sur la mer politique,
Ainsi qu'une souris dans un transatlantique.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Pauvre enfant ! il n'a plus sa mère ni
Mais sa bonne-maman l'élèvera, j'espè
Maintenant, il n'a plus que moi, cher
Il a coûté la vie à ma fille en naissan
Et voilà des malheurs qu'on ne peut pas
Des orphelins d'un jour !... Quant à mon
Il était étameur de glaces; et les gens
Dans ce vilain métier, ne durent pas
S'ils n'ont pas les poumons comme un
A cause du mercure.

— Allons ! un suc
Dis-je à l'enfant, qui vint pour me rem
Prit mes sous et courut, joyeux, chez
Et, quand je fus resté seul avec la mar

— « L'enfant se porte bien ?

— J'attendais la
Monsieur, — répondit-elle avec un gros sou
C'est le chagrin que j'ai tous les jours à subir
Non ! il ne va pas bien... Que je suis malheureuse
Avec ses yeux cernés et sa figure creuse,
C'est tout son père... Il souffre, hélas ! le cher peti
Il tousse, il dort à peine, il n'a pas d'appétit.

Enfin, le médecin dit que c'est la croissance!...
C'est qu'il est si mignon... et d'une obéissance!...
Et tout ce qu'il voudrait, il l'apprendrait, je crois,
Mon Joseph... A l'école, il a toujours la croix...
Mais sa santé... voilà ce qui me désespère!

— Courage! — dis-je.

— Enfin, mon commerce prospère, —
Continua l'aïeule,— et de telle façon,
Monsieur, que rien ne manque à mon pauvre garçon.
Le bon Dieu, quand j'ai trop de mal, me vient en aide.
Tenez! j'ai cru l'enfant malade sans remède,
Voilà tantôt trois ans... Le docteur ordonna
Des médicaments chers, du vin de quinquina...
Mais, juste en ce moment, je m'en souviens encore,
La Chambre renversa le cabinet Dufaure,
Et j'ai pu — je gagnais des douze francs par jour —
Donner ce qu'il fallait à mon petit amour...
Au Seize Mai, — la vente allait, je vous assure! —
J'ai fourni mon Joseph de linge et de chaussure;
Et quand le Maréchal, à la fin, est tombé,
J'ai fait faire un habit tout neuf à mon bébé... »

Le retour de Joseph finit la causerie;

Mais je sortis de là l'âme tout attendrie,
Et j'avais le cœur pris par le simple roman
De cet enfant malade et de sa grand'maman.
Le lendemain, je dus partir pour la province,
Mais sans les oublier; et l'intérêt fort mince
Qu'aux choses de l'État jusqu'alors j'avais mis,
Grandit, quand je songeais à mes humbles amis.
Car je ne pouvais plus juger la politique
Qu'au point de vue étroit de leur pauvre boutique;
Et quand, par un hasard devenu bien banal,
J'apprenais, en voyant les pages du journal
Pleines d'alinéas et de rappels à l'ordre,
Que nos législateurs avaient failli se mordre
Et qu'en plein Parlement ils s'étaient outragés,
Rêveur, tout en lisant leurs discours prolongés,
Où le bon sens souffrait autant que la grammaire,
Je me disais :

— « Tant mieux! pour la pauvre grand'mère »

III

A mon retour, j'appris que l'enfant était mort.

Voici l'intéressant langage qu'on tenait :

— « C'est fort heureux ! Tant pis pour l'ancien cabinet !
Il subit justement la loi de la bascule.
Morel était trop vieux, et Morin ridicule ;
Moreau s'imaginait être de droit divin,
Et Morand recevait par trop de pots-de-vin...
Tandis que parlez-moi du nouveau ministère !
Dubois est éloquent et Dufour est austère ;
Malgré ses tristes mœurs et deux serments trahis,
Dupont, par ses talents, honore son pays ;
Dupuis est fin ; Durand est loin d'être une bête...
Nous aurons avec eux la politique honnête.
Leur programme est très bien, que donne mon journal :
L'ordre et la liberté... C'est fort original.
Ces gens-là n'iront pas commettre une imprudence... »
Bref, il était acquis, et de toute évidence,
Que le groupe Morel-Morin-Morand-Moreau
De tout progrès utile eût été le bourreau
Et que droit à l'abîme il menait la patrie ;
Tandis qu'agriculture, arts, commerce, industrie,
Allaient fleurir et prendre un essor bien plus grand.
Par la combinaison Dufour-Dubois-Durand.

Je connaissais Durand, un homme fort aimable,



Car je lui retrouvai l'air
Les jours de gain, du te

— « Le pauvre mort — pe
Est oublié... Ce n'est qu'u

Mais, devant mon regard,

— « Ah! — fit-elle, — mo
Si j'ai le cœur content de
Moi, je n'ai plus besoin de
Mais, pour Joseph, avec de
J'ai pu prendre un terrain à
Et j'ai fait des billets, et l'h
Puis, si vous pouviez voir so
Un vrai jardin!... Je vais prie
Ça me coûte bien cher; mais
Son tombeau tout couvert de fl
Il me semble que c'est ma priè

Je lui serrai les mains, honteux d
Et, depuis lors, ayant médité la l
Je suis tout consolé quand un mi
Car, ces jours-là, l'enfant a des fleu





Gravé par Léopold Flameng

L'ÉPAVE

Ils ont chaviré... Non, le canot se redresse



Dessiné par François Flameng — Gravé par Léopold Flameng

L'ÉPAVE

[illegible] Non! le canot se redresse

L. HÉBERT, ÉDITEUR

[illegible]

L EP [illegible]

[illegible], assez [illegible]
[illegible] matin et son [illegible]
[illegible] deuil. Il [illegible]
[illegible] maheurs [illegible]
[illegible] quoi, rêveu[illegible]
[illegible] et son fils [illegible]
[illegible] lac paisible [illegible]
[illegible] loignez [illegible] de [illegible]
[illegible] là-bas, [illegible]
[illegible] renaîtrait [illegible]
[illegible] dernier, [illegible]
[illegible] jour, à trav[illegible]
[illegible] loin.



L'ÉPAVE

Devant la mer, assis au seuil de leur maison,
La veuve du marin et son jeune garçon
Sont en grand deuil. Hélas! l'équinoxe d'automne
A fait d'affreux malheurs sur la côte bretonne;
Et c'est pourquoi, rêveurs devant le ciel du soir,
Cette femme et son fils sont habillés de noir.
Ah! dans ce lac paisible, où, sous la brise fraîche,
Viennent de s'éloigner les fins bateaux de pêche
Dont les voiles, là-bas, blanchissent dans le ciel,
Nul ne reconnaîtrait cet Océan cruel
Qui, l'an dernier, pendant la grande marée haute,
En un jour, a broyé vingt barques sur la côte
Et, parmi tant de deuils dont le pays est plein,

A navré cette femme et fait cet orphelin.

Le ciel peut être pur, la mer peut être belle,
La veuve du marin est sombre et se rappelle
L'effroyable tempête où son homme a péri.

— « C'est aussi de sa faute, à mon pauvre mari! —
Dit-elle en soupirant à son fils qui l'écoute. —
Il faut porter secours aux malheureux, sans doute,
Et nul ne l'a plus fait que mon brave Mathieu.
Mais affronter ainsi la mort, c'est tenter Dieu!...
On n'avait jamais vu de pareille marée.
Ton père était chez nous; sa barque était rentrée;
Il disait, en mangeant sa soupe : — « Il faut qu'on soit
Maudit, pour être en mer par ce vent de noroit! »
Après dîner, Mathieu prend sa pipe et l'allume,
Et va fumer dehors, comme il avait coutume.
Là, malgré le gros temps, ils étaient quelques uns
Qui regardaient sauter et mousser les embruns,
Quand, tout à coup, voilà que mon homme remarque,
Du côté des rochers Saint-Pierre, un trois-mâts barque...
Doux Jésus! Ce ne fut pas long. En un clin d'œil,
Le malheureux navire échoua sur l'écueil.
— « Un canot! » — dit Mathieu... J'étais épouvantée;
Les autres lui montraient cette mer démontée

[illegible]

[illegible]

Tandis qu'il n'ose plus, le craintif orphelin,
Pousser un aviron ni nouer un grelin.
Il a promis, il veut obéir à sa mère.
Mais, lorsque le curé, refermant sa grammaire,
Lui dit : — « Va-t'en jouer ! » et qu'il est libre enfin,
Troussé jusqu'aux genoux, et sur le sable fin
Marchant pieds nus, il court bien vite sur la grève,
Et le fils du marin cherche à tromper son rêve.
Mais sentir l'âpre vent souffler dans ses cheveux
Et l'eau froide monter sur ses mollets nerveux,
Voir au loin le gros coup de la lame mauvaise
Éclater en couvrant d'écume la falaise,
Remplir tout un panier de crevettes, chercher
Quelque hideux homard tapi sous un rocher
Ou saisir le lançon dans sa fuite rapide,
Cela ne suffit pas à l'enfant intrépide.
Non ! son ardent désir, c'est le bateau mouvant,
Avec sa voile ronde et ses deux focs au vent,
Et le lest de galets humides qui le charge;
C'est la course au lointain horizon, c'est le large
Avec sa forte houle et son grand souffle amer,
C'est l'ivresse d'aller sur cette vaste mer
Dont le parfum le grise et le rythme l'attire...
Et voilà de longs mois que dure ce martyre !

Mais le temps passe. Encore un équinoxe affreux!
Et les marins du port, un jour, causant entre eux,
Tout comme l'an dernier, sur la mer en délire,
Viennent de signaler un malheureux navire
— Un brick, cette fois-ci, — qui touche le récif.
A chaque lame, il fait ce sursaut convulsif
Qu'on pourrait appeler le râle du naufrage.

— « Un canot à la mer! des hommes de courage! »
Dit quelqu'un. Aucun d'eux n'a pu, certe, oublier
Les camarades morts de l'automne dernier;
Mais voilà qu'on entoure une barque et qu'on l'arme.
La mère de Tiennot est là, pleine d'alarme,
Elle étreint son garçon et lui redit tout bas:
— « Tu sais, tu me l'as bien promis... tu n'iras pas! »
Et, les yeux dilatés et se mordant la bouche,
L'enfant ne répond rien et regarde, farouche,
Les braves compagnons qui parent le bateau.
Tout à coup, une lourde et sombre masse d'eau
S'écroule avec fracas, couvrant tout de sa bave,
Et devant l'orphelin elle jette une épave,
Une planche pourrie et rongée, où l'enfant
A déjà distingué ces deux mots: *En avant!*
L'Atlantique a tiré du fond de son repaire
Ce débris de bateau. C'est un ordre du père!

Les sauveteurs sont prêts ; ils poussent leur canot ;
Et, s'arrachant des bras de sa mère, Tiennot
Saute auprès d'eux, saisit à la hâte une rame...
Et les voilà partis avec l'énorme lame !

Comme on les suit des yeux ! Hardi, là ! Comme ils vont !
Sainte Vierge ! voyez cette lame de fond...
Ils ont chaviré... Non ! le canot se redresse...
Il va toucher, il touche au navire en détresse...
Il était temps, le brick se penche à faire peur...
Ils reviennent déjà... Voilà des gens de cœur !
Qu'ils sont chargés ! Ils ont de l'eau jusqu'au bordage.
— « Combien en avez-vous sauvé ? — Tout l'équipage !
— Hurrah ! — Vite ! jetez une corde... Aidez-nous... »
Et, tandis que, joyeux, sautent sur les cailloux
Sauveteurs et sauvés, parmi l'écume amère,
Le brave enfant Tiennot dit à sa pauvre mère,
Qui de ses bras brisés l'entoure en sanglotant :

— « Maman, ne gronde pas... Le père est si content ! »





De sa femme; mais tous songeaient à l'accouchée.
Les actrices, leur scène une fois dépêchée,
De bruyants falbalas emplissant l'escalier,
Auprès de la malade allaient se relayer;
Et, lorsque fut passé l'instant le plus critique,
L'ingénue — elle avait un fils en rhétorique
Et venait de donner les soins les plus adroits —
Profita de son grand monologue du « trois »,
— Alors que, d'une infâme action accusée,
Elle devait tomber sur le sol, écrasée
Sous un fardeau trop lourd d'angoisse et de douleur,—
Pour accomplir sa chute en face du souffleur,
Et calmer le souci du père de famille
En lui jetant, tout bas, ces mots : « C'est une fille ! »
D'ailleurs, ce fut un jour de chance et de succès,
Le drame — il était plein de fautes de français —
Fit louer deux cents fois la salle, dès la veille;
Et la mère et l'enfant se portaient à merveille.

Le nouveau-né gênant fort ses humbles auteurs,
Une souscription entre tous les acteurs
Fournit aux pauvres gens des secours provisoires.
Le berceau fut prêté par le chef d'accessoires,
Et le comique — un fort buveur, de son aveu,—
Donna le biberon, pour faire rire un peu.

Tous aimaient la petite et tous s'occupaient d'elle,
Et l'on tomba d'accord pour l'appeler Adèle,
A cause d'*Antony*, qu'en son meilleur destin
Son père avait joué, — très obscur cabotin,
Mais beau garçon, ayant l'œil noir, la taille mince, —
Avec Dorval, faisant sa tournée en province.
Puis le baptême eut lieu. La troupe, avec ferveur,
Vit donner à l'enfant ce billet de faveur
Que pour entrer au ciel on présente au contrôle;
Et le parrain, — c'était Saint-Phar, le premier rôle, —
Ayant lu *Polyeucte* et « pioché » son *Credo*,
Par son recueillement étonna le bedeau.
La fête fut très bien de toutes les manières.
On alla gentiment déjeuner près d'Asnières.
A l'heure du spectacle, on revint à Paris,
Au milieu des gamins, saluant à grands cris
Ces voitures, de gais comédiens chargées;
Et, le soir, le pompier, lui-même, eut des dragées.

II

Les artistes ont très bon cœur, le plus souvent.
C'était à qui prendrait le mieux soin de l'enfant,

— La concierge en sa loge étant très occupée, —
A qui ferait sauter la gentille poupée,
A qui l'entourerait de mille attentions.
Les femmes l'apportaient aux répétitions,
Et la petite Adèle y faisait les délices
Des longs moments d'ennui perdus dans les coulisses.
La duègne, en attendant l'appel du régisseur,
Berçait sur ses deux bras l'enfant avec douceur,
Puis, quand venait son tour, à sa réplique prête,
Repassait le bébé, bien vite, à la soubrette.
Quand elle eut quinze mois, quand son corps se tint droit,
Ce fut madame Armand, l'étoile de l'endroit,
Qui la fit marcher seule, et qui, de ses mains blanches,
Guida les premiers pas d'Adèle sur les planches.
Mais quel triomphe aussi, quand, un beau jour, soudain,
Elle alla du « côté cour » au « côté jardin! »
Puis, dès qu'elle se mit à babiller, ces dames
Lui firent répéter des mots de mélodrames,
Et l'enfant, — influence étrange du milieu! —
Avant : « Papa, maman », vagit : « Merci, mon Dieu! »
Pourtant, madame Armand, pieuse à sa manière,
Lui fit aussi, par cœur, apprendre sa prière;
Et lorsque les acteurs se taisaient un instant,
Un fragment de *Pater* de derrière un portant
S'envolait, murmuré par une voix plaintive,

[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Comme un [illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
Tandis que [illegible]
[illegible]
Puis un [illegible]
Puis vint une [illegible]
[illegible]
[illegible]

De manuscrits poudreux et de papier timbré,
— Pauvre homme à moitié fou, fable de ses confrères ! —
Il songeait à monter des pièces littéraires.
Le malheureux parlait même d'un drame en vers,
Lorsque, le rappelant à des goûts moins pervers,
Son régisseur, avec sa voix la plus câline,
Lui dit :

— « Monsieur, si nous remontions *l'Orpheline* ?

L'homme fut tellement ému qu'il suffoqua ;
Il se frappa le front, en criant : « Euréka ! »
L'Orpheline pouvait le tirer de l'abîme.

C'était un vieux *mélo* du boulevard du Crime,
Qui toujours avait fait, pendant de nombreux soirs,
Ruisseler tous les yeux, tirer tous les mouchoirs ;
Un titre qui d'avance assurait la recette.
Le seul obstacle était le rôle de Suzette,
De l'enfant de six ans prise par des voleurs,
Dont la grâce touchante et les affreux malheurs
Faisaient couler les pleurs comme une cataracte,
Et qu'enfin retrouvait sa mère, au cinquième acte.

Le directeur disait :

— « Qui me jouera cela?
La créatrice était la petite Stella...
Mais elle est mariée et mère de famille,
A présent... Où trouver une petite fille,
Sachant « dire », sachant « marcher »?...

Le régisseur
Eut un sourire fin de profond connaisseur.
Et conseilla :

— « [illegible]
[illegible]
[illegible]
La [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]



IV

On mit donc *l'Orpheline* à l'étude au plus vite,
Et l'on distribua le rôle à la petite
Après avoir, avec un cachet de dix francs,
Apaisé les légers scrupules des parents
Qui d'abord alléguaient sa faiblesse et son âge;
Et l'aisance régna dans le pauvre ménage,
Et la loge lança, dès lors, aux environs,
Des parfums de civet et de dinde aux marrons.
Pour Adèle, elle était par la joie étourdie.
Un rôle! elle allait donc jouer la comédie!
Un rôle! elle pourrait enfin se maquiller!

Quand le vieux régisseur l'eut bien fait travailler,
On répéta. Chacun pressentit la victoire.
La petite « vibrait » comme au Conservatoire,
Disait juste, « écoutait » à merveille, et savait
Avec le moindre mot obtenir un « effet ».
Alors le directeur fit agir la réclame,
Assiégea les journaux; car, bien que son vieux drame
Fût écrit en patois et fût bête à pleurer,

Il était maintenant sur le [illegible]
Et de combler le gouffre immense de sa dette.
Adèle, sur l'affiche eut son nom en vedette
Au-dessus de Saint-Phar et de madame [illegible]
Ce qui fut un scandale et [illegible]
L'actrice, qui naguère en faisait [illegible]
A l'enfant n'adressa même plus la parole.
Et Saint-Phar, furieux, menaçait d'un procès

Cependant, on donna la pièce. Quel succès
Dès qu'Adèle parut, la salle fut conquise :
Et vraiment la mignonne actrice était exquise
Et ne ressemblait pas à ces pauvres enfants,
Bâtards de perroquets et de singes savants,
Dont parfois le théâtre exhibe la torture.
En argot de métier, c'était une « nature » :
Elle vivait son rôle et ne le jouait point.
L'artiste, en elle, était habile au dernier point.
Et l'enfant conservait cependant tous ses charmes.
Adèle fit répandre une averse de larmes,
Quand, sans pain elle-même, aux pauvres du chemin
Elle donnait les fleurs qu'elle avait à la main.
Elle eut quatre rappels, vingt bouquets ; et la toile
S'abaissa lentement sur la petite étoile,
Au milieu des sanglots, des bravos et des cris.

Une altesse royale, en passage à Paris,
Vint embrasser l'enfant et lui fit grand éloge
Devant dix reporters accourus dans sa loge.
Ce fut une folie, un gros succès d'argent!
Le directeur, traité de « très intelligent »,
Paya son personnel en retard d'un trimestre,
Congédia la claque et supprima l'orchestre.
Plein d'audace, il risqua des tarifs inouïs.
Son théâtre, autrefois le dernier des *bouis-bouis*,
Vit devant ses bureaux piaffer les équipages.
Les journaux l'exaltaient à leurs troisièmes pages,
Épuisant leurs clichés jusqu'aux « mots » de gamins,
Et parlant du caissier qui se frottait les mains.

V

Hélas! ne rions pas; car l'enfant phénomène
Est au dernier degré de la misère humaine.
Regardez seulement ses grands yeux moribonds!

Au milieu des bouquets et des sacs de bonbons,

Adulée et vivant comme dans une fête,
Adèle se plaignait pourtant de maux de tête;
Un frisson secouait parfois son corps nerveux.
Elle portait, d'instinct, la main à ses cheveux,
Et disait : « C'est passé ! » Mais l'enfant de la balle,
Un soir, ayant joué sa scène principale,
Effraya les acteurs par son teint enflammé;
Et l'un deux, le fameux comique Bienaimé,
Qu'adorent les titis pour son grand nez qui bouge,
Lui dit :

— « Mais pourquoi donc as-tu mis tant de rouge ? »

Alors, touchant son front d'un geste machinal :

— « Non! je n'ai pas de fard, — dit Adèle. — J'ai mal. »

Elle joua pourtant, mais la pauvre petite
Fut prise dans la nuit par une méningite.

Quel désastre! On doubla le rôle de la petite;
Mais la location en baissa de moitié.
Le médecin craignait une crise mortelle,
Et l'on n'entendait plus qu'un mot : « Comment va-t-elle ? »
Le directeur montra beaucoup de sentiment.

Il l'avait fait porter dans son appartement
Et de ses père et mère il avait pris la place,
Veillant la chère enfant, lui mettant de la glace
Sur le front, l'entourant de ses soins amoureux.
Une nuit, la malade eut un délire affreux.
Elle croyait jouer avec ses camarades,
Récitait des fragments de rôle, des tirades,
Demandait si Nadar vendait sa carte-album,
Et si l'on avait fait, le soir, le « maximum... »
On crut qu'elle serait, à l'aurore, enlevée;
Mais, quand le docteur vint, il dit :

— « Elle est sauv

Et, vraiment, quatre jours après, elle allait mieux.

Alors, tout le théâtre eut un air radieux;
On allait donc enfin revoir la chère absente,
Reprendre *l'Orpheline!* Et la convalescente,
Devant tous les acteurs penchés sur ses rideaux,
Soulevait doucement le verre de bordeaux
Que le bon directeur avait versé lui-même,
Et disait avec un sourire :

— « A la centième ! »



[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

On mit là le fauteuil d'Adèle, on l'accouda
Dans les coussins, devant cette fraîche nature.
Elle n'avait jamais vu de fleurs qu'en peinture,
De clartés que le gaz reflété par du zinc,
Et s'écria d'abord :

— « Tiens ! le décor du « cinq ! »

Mais l'enfant tressaillit bientôt, toute surprise.
Un enivrant parfum passait avec la brise,
Et le soleil chauffait ses pieds sous son jupon.
Elle ferma les yeux et dit :

— « Ah ! que c'est bon ! »

Et, dans ce doux état de langueur étonnée,
Elle voulut rester là, toute la journée.
Mon Dieu ! que c'était beau, que c'était bon, cela !
Mais Clorinde, observant ses regards, se troubla
D'y voir on ne sait quoi d'inquiétant éclore.
— « Rentrons, mignonne...

— Oh ! non, — dit l'enfant, — pas encore ! »

Elle rentra pourtant, quand le couchant pâlit ;







LES BOUCLES D'OREILLES

CONTE PARISIEN

I

Levée au point du jour, pour faire le chemin
Vers un hôtel princier du faubourg Saint-Germain
Dont le lierre envahit la porte blasonnée,
Accourt de grand matin l'ouvrière en journée.
Dans le brouillard, parmi les maçons au pied lourd,
Qui, leur pain sous le bras, descendent le faubourg,
La mignonne fillette arrive de Plaisance
Et traverse, gantée et mise avec décence,
La cour au sable frais que son pas fait crier.
Un groom, guêtré de cuir, suivi d'un chien terrier,
Lui sourit au passage, une paille à la bouche ;

Mais l'enfant va plus vite, et dédaigne, farouche,
L'hommage du bel homme en culottes chamois.

L'ouvrière travaille ici depuis un mois.
Malgré les yeux hardis des valets d'écurie,
Elle s'y plaît beaucoup... Trois francs, et bien nourrie !...
Dans le petit salon, d'où l'on voit le jardin,
Son ouvrage du jour est prêt, dès le matin,
Et son café servi par la femme de charge.
Tout lui parle, en ce lieu, de vie heureuse et large.
La cheminée, où flambe un joyeux feu de bois,
A son marbre encombré de bibelots chinois.
Dans des panneaux bordés de dorures légères,
On a peint des bergers aux pieds de leurs bergères.
Les murs sont d'un blanc doux ; tout est riant et clair.
Dehors, le parc — on touche à la fin de l'hiver —
Est déjà printanier sur ses pelouses fraîches.
Les arbres dépouillés laissent voir les deux flèches
De l'église voisine, et des pigeons ramiers
Vont des clochers aux nids dans leurs vols familiers.
Tout ici semble faire accueil à la fillette,
Qui, pour accommoder quelque objet de toilette,
S'est mise à l'œuvre et tire allègrement son fil ;
— Tout, jusqu'au grand portrait équestre, de profil,
D'un aïeul en perruque, au nez de grande race,

Avec le cordon bleu traversant sa cuirasse,
Qui gagne, en agitant un court bâton doré,
La bataille qu'on voit sous son cheval cabré.

Dire que, l'autre mois, elle était sans ouvrage !
Oh ! comme elle a bien fait de prendre son courage
A deux mains, et d'aller au couvent voir la sœur !
Justement, on avait le même confesseur ;
On l'avait remarquée aux vêpres, les dimanches.
Sœur Agathe, cachant ses deux mains sous ses manches,
Écouta sa requête et fit un gros soupir.
Mais, dès le lendemain, on la faisait venir
Pour travailler, et tous les jours, chez la duchesse.

Comme, dans ce milieu de luxe et de richesse,
On était bon pour elle, et comme on lui parlait !
Toujours : « Mademoiselle », et toujours : « S'il vous plaît. »
Très timide, elle s'est pourtant apprivoisée,
Dans cette belle chambre, auprès de la croisée,
Devant ce grand jardin par instants regardé.
Quand, toute à son travail, le doigt coiffé d'un dé,
Elle coud vivement, en cassant des aiguilles,
Surviennent quelquefois la duchesse et ses filles,
Les deux aimables sœurs qui se ressemblent tant.
Pour parler de toilette, on s'arrête un instant,

Et la fille du peuple en est toute charmée;
Car ce sont des : — « Bonjour, mademoiselle Aimée...
— Et ce fameux peignoir? eh bien, avance-t-il? »
La grisette, piquant dans l'étoffe son fil,
Explique aux jeunes sœurs auprès d'elle penchées,
Comment elle fera des bordures ruchées;
Et l'on s'oublie alors en ces discours profonds
Qu'ont les femmes toujours à propos de chiffons.
L'ouvrière aime à voir les nobles demoiselles;
Et le parfum léger qui voltige autour d'elles,
Leur voix fraîche, leur teint pur sans vulgaire éclat,
Tout flatte et satisfait son instinct délicat.
Elles disent : — « Maman, vois donc! c'est une fée...
Quelle adresse! quel goût!... » Et, comme réchauffée
Par l'éclair bienveillant jailli de leurs beaux yeux,
Quand ces dames s'en vont, l'enfant travaille mieux.

Pour elle, on a d'ailleurs des égards sympathiques.
Elle ne mange pas avec les domestiques.
Un laquais en livrée et moulé dans ses bas
Apporte un guéridon à l'heure des repas,
Met la nappe, et lui sert un tas de bonnes choses
Dans de la porcelaine où sont peintes des roses,
Et des mets inconnus dont le goût la surprend,
Et des gros fruits comme on n'en voit qu'au restaurant.

[illegible]

[illegible]

Mais [illegible]

Fran[illegible]
El[illegible] part, à travers la [illegible]
Le gaz est [illegible]
Met des tons [illegible]
Et les passants [illegible]
Elle aussi se dépêche, ayant près [illegible]
A faire pour revoir le f[illegible] de sa banlieue,
Et son triste logis et la soupe et le bœuf
Que déjà doit servir le père, deux fois veuf,
Vieil ouvrier courbé de tirer la bricole,

A ses deux petits gars revenant de l'école.
Elle songe, à présent, à ce père. Pourvu
Qu'il soit rentré déjà, pourvu qu'il n'ait pas bu,
Pourvu qu'il n'ait pas fait aux enfants une scène !
Car, ce soir, il a dû recevoir sa quinzaine,
Et, des fois, il s'en va nocer pendant deux jours.
Dans le fourmillement du peuple des faubourgs,
Elle se hâte, en proie aux chagrins de famille,
Sans s'entendre appeler : « Le joli brin de fille ! »
Évitant, d'un détour brusque sur le trottoir,
L'homme gris qui trébuche au seuil de l'assommoir,
Ses charmants yeux baissés, un gros souci dans l'âme,
Marchant vite, l'enfant a des façons de dame
Qui la font respecter du rôdeur libertin.

Cependant, elle arrive à son quartier lointain,
Où les passants ont l'air de fusilleurs d'otages.
Elle atteint sa maison, monte ses cinq étages,
Entre chez elle... Ainsi qu'elle l'a pressenti,
Son père — vilain homme ! — a fait le samedi.
Les deux gamins, auxquels elle tient lieu de mère,
Rentrés depuis longtemps de l'école primaire
Et tout seuls au logis, ont déjà peur un peu.
Elle donne un coup d'œil, bien vite, au pot-au-feu,
Rassure les enfants d'une bonne parole,

Dans la maison il règne un si profond silence
Qu'elle se laisse aller à cette somnolence;
Mais un fracas connu vient soudain l'éveiller...

C'est son père ivre-mort, tombant dans l'escalier!

III

Huit jours après, Aimée était à son ouvrage,
Et rien n'avait changé du superbe entourage.
Ratissant les massifs, un garçon jardinier
Travaillait dans le parc un peu plus printanier.
Les bergers des panneaux, gardant la même pose,
Offraient leurs agnelets ornés d'un collier rose,
Et l'ancêtre, campé sur son fougueux cheval,
Livrait plus que jamais son combat triomphal.

L'ouvrière cousait, quand les deux demoiselles
Arrivèrent gaîment, en toilettes nouvelles,
Se ressemblant toujours comme deux gouttes d'eau.
« Mademoiselle, on vient pour vous faire un cadeau,

— Dit l'aînée. — Il s'agit de ces boucles d'oreilles.
Nous les portons, ma sœur et moi, toujours pareilles,
Et nous distribuons parfois nos vieux bijoux...
Nous avons donc gardé cette paire pour vous,
Et nous avons donné la seconde à Julie. »

Une confusion qui la rend plus jolie
A fait rougir Aimée; elle ne sait comment
Exprimer sa surprise et son remerciment.
Mais, avant qu'elle puisse assembler ses paroles :

« Laissez-nous faire ! » ont dit les deux charmantes folles;
Car elles sauteraient volontiers au plafond,
Tant leur cœur est joyeux du plaisir qu'elles font.
Et chacune aussitôt s'empare d'une oreille
Qui, sous l'émotion, devient chaude et vermeille,
Fait en un rien de temps le travail compliqué
D'enlever de son trou le pendant de plaqué
Acheté par Aimée à la « boutique à treize »,
Et d'y substituer, tout en souriant d'aise,
La frêle tige d'or où frissonne un saphir.

« Elle est blonde ! Cela lui convient à ravir !...
Quel bonheur !... Un miroir ! Vite ! Qu'elle s'y voie ! »
Et voici que l'enfant du peuple, ivre de joie,

Regarde étinceler — spectacle fabuleux ! —
Deux diamants d'azur auprès de ses yeux bleus.
Quoi ! ces oreilles-là, vraiment, ce sont les siennes?...
Elle en tremble... Et pourtant les deux patriciennes,
Ne sachant même pas ce que vaut leur présent,
Ont donné ce bijou de luxe en s'amusant,
Comme, au verger, quand juin souffle ses chaudes brises
Les gamines se font des boucles de cerises.

IV

La nuit tombe. Huit jours encor se sont passés.

L'ouvrière revient chez elle à pas pressés.
Les deux sœurs, si souvent sur son travail penchées,
L'ont comblée aujourd'hui de cornets de dragées;
Car la plus jeune, espiègle au sourire taquin,
La veille était marraine à Saint-Thomas d'Aquin.
Aimée a le cœur gros pourtant et n'est pas gaie.
Son père, absent trois jours, a bu toute sa paie.
Hélas ! elle a quitté le logis sans savoir

Si ses enfants auraient de quoi souper, ce soir.
L'ivrogne — elle le gronde, à présent, quelle honte !
Devait à son patron demander un acompte.
Elle rentre en songeant :
« L'aura-t-il obtenu ? »

L'incorrigible ! Il n'est pas même revenu.
Dans la chambre glacée, elle trouve les mioches
Seuls et sans pain. — Elle a des bonbons plein ses poches !
Elle ouvre le buffet. Pas de pain ! pas de pain !
Déjà son frère aîné lui dit : « Nous avons faim ! »
Et le cadet — il a cinq ans — a l'air tout sombre.
Alors, dans un miroir cassé, pendu dans l'ombre,
L'ouvrière, tournant au hasard ses yeux fous,
A ses oreilles voit briller les deux bijoux...
Et les petits sont là, dont le regard implore !
Le mont-de-piété doit être ouvert encore ;
Elle sort brusquement en se touchant le front...
N'ayez pas peur ! Ce soir, les enfants souperont.

Cette nuit-là, ce fut la pire de ses veilles.
Comment faire, à présent, sans les boucles d'oreilles ?
Chez ces dames, demain, comment se présenter ?
Et leurs regards surpris, comment les supporter ?...
Tout dire ?... Mais dût-on croire son témoignage,

Il faudrait avouer les bijoux mis en gage,
Son salaire mesquin qui ne peut tout payer,
Et le vice du père, et l'horreur du foyer !...
Dieu ! si l'on supposait qu'elle invente une histoire !
Puis ce serait bien pis si l'on devait la croire ;
On lui voudrait donner la charité... Jamais !
Non ! non ! Elle oubliera le chemin, désormais,
De la noble maison qui pourtant lui fut bonne ;
Elle craint d'inspirer, en acceptant l'aumône,
A ces cœurs qui pour elle eurent quelque amitié,
Un peu de ce mépris que contient la pitié.
Elle travaillera n'importe où, l'ouvrière.
— Gens heureux, jugez-la trop honteuse ou trop fière ;
Blâmez-la, gens heureux ! Je l'aime et je la plains. —
Et, pour le méchant père et les deux orphelins,
Elle ira, s'il le faut, demain, la désolée,
Ainsi que dans l'hiver de la grande gelée
Où l'on avait vendu la paillasse et les draps,
Coudre, à vingt sous par jour, le linge des soldats !

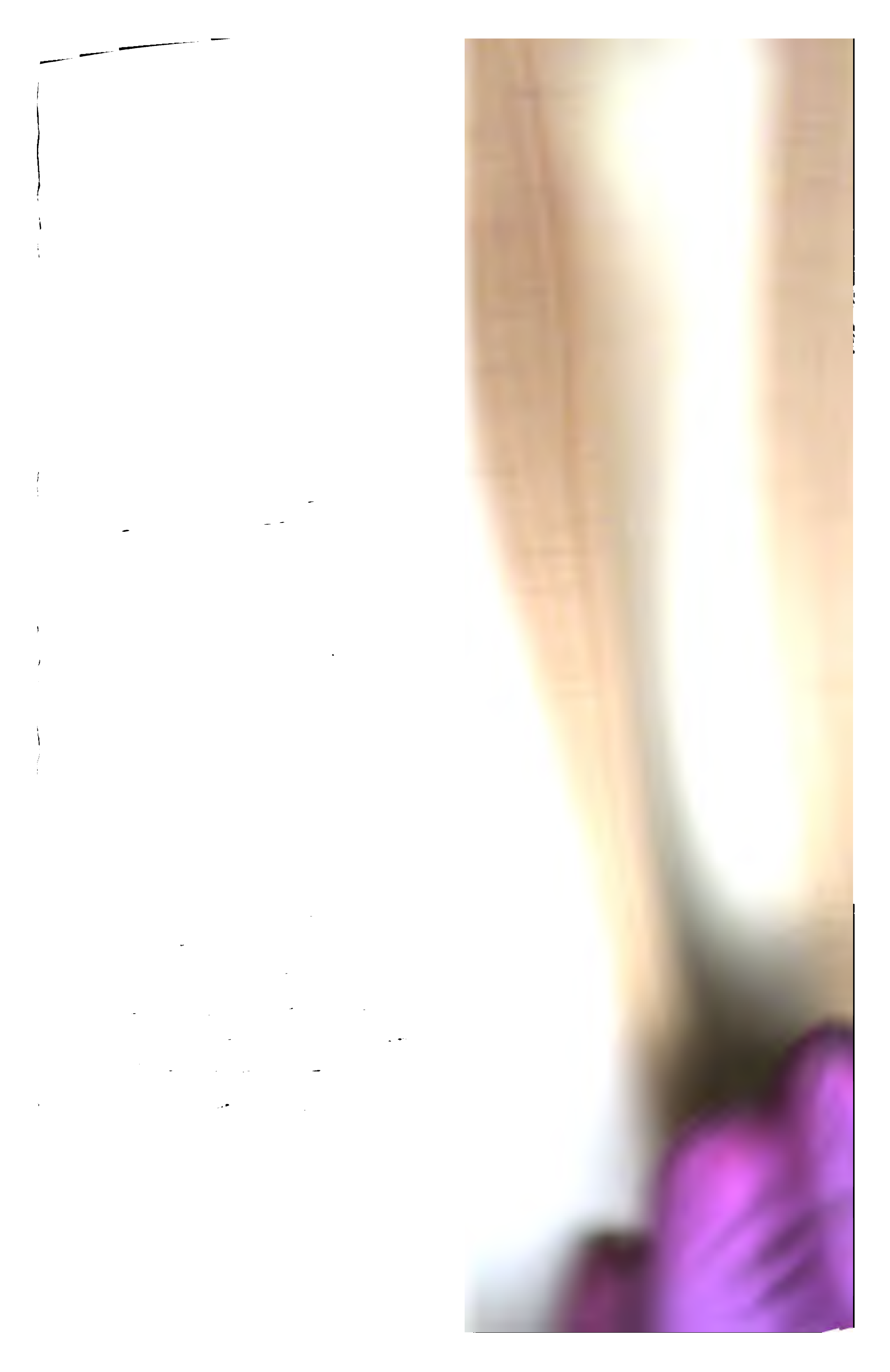
V

Or, hier, accompagnant ses filles, la duchesse
Contait à sœur Agathe, au sortir de la messe,
Comment sa protégée — « une perle, ma foi ! » —
N'était plus revenue, et sans dire pourquoi,
Malgré tous leurs efforts de bonté délicate.

La sœur fut très confuse et dit :
« C'est une ingrate ! »







Faiblement sa fenêtre étroite aux barreaux noirs,
Et, séparé du ciel qu'un mur épais lui voile,
De tout le firmament ne connaît qu'une étoile.

Elle s'appelait Jeanne ; elle avait dix-huit ans.
Son père n'était plus, et, depuis quelque temps,
Elle logeait avec sa mère, aveugle presque,
Dans une vieille rue encore pittoresque,
Tout au bout du pays latin, dans le quartier
De l'étudiant pauvre et du petit rentier,
Entre le Panthéon et le Jardin des Plantes.
Là, les heures du jour passent, calmes et lentes.
C'est la province, avec son charme habituel,
Mais avec un accent plus intellectuel ;
Là, souvent, le flâneur à la main porte un livre.
C'est le dernier endroit où le rêveur peut vivre
Dans ce Paris tout neuf, qui tourne au Chicago.
Quel silence ! Le pas éveille encor l'écho.
Je sais par là des coins pleins de mélancolie
Où persiste l'ancien réverbère à poulie ;
Et, dans une ruelle où j'ai souvent erré,
Par une porte, on voit un jardin de curé
Au fond duquel se dresse, entouré de feuillages,
Napoléon premier, fait tout en coquillages.

Dans ce mélancolique et fier isolement
Ces femmes vivaient donc, très pauvres, en
Et laissaient les étés se flétrir en automne
Sous la lourdeur de plomb des heures mo
En mai, sur leur balcon, l'hiver, au coin
Elles restaient au gîte et se montraient fo
Calmes et froids, ainsi qu'une source s'ép
Les jours suivaient les jours.
Cependant, le
Parmi le grouillement du quartier Mouffe
Elles allaient à la grand'messe, à Saint-M
Triste église, qui n'a, sous ses noires ogiv
Qu'une rare assistance aux figures plaintiv
Orphelines des sœurs en petit bonnet ron
Pauvresses à marmots qui détournent le f
Au moment où le clerc passe en faisant la
Et vieillards à genoux sur leur vieille casq
Toutes deux se plaçaient dans la nef, et p
Jeanne chantait, mêlant sa jeune et fraîch
Au rituel romain que la maîtrise écorche ;
Puis, ayant fait l'aumône aux mendiants d
Toutes deux regagnaient le logis, lentement

On les voyait encor, mais assez rarement,
Quand les chaleurs d'été devenaient accabla

comme elle :

d'ennui.

et la crainte,

éteinte.

du quartier

amitier,

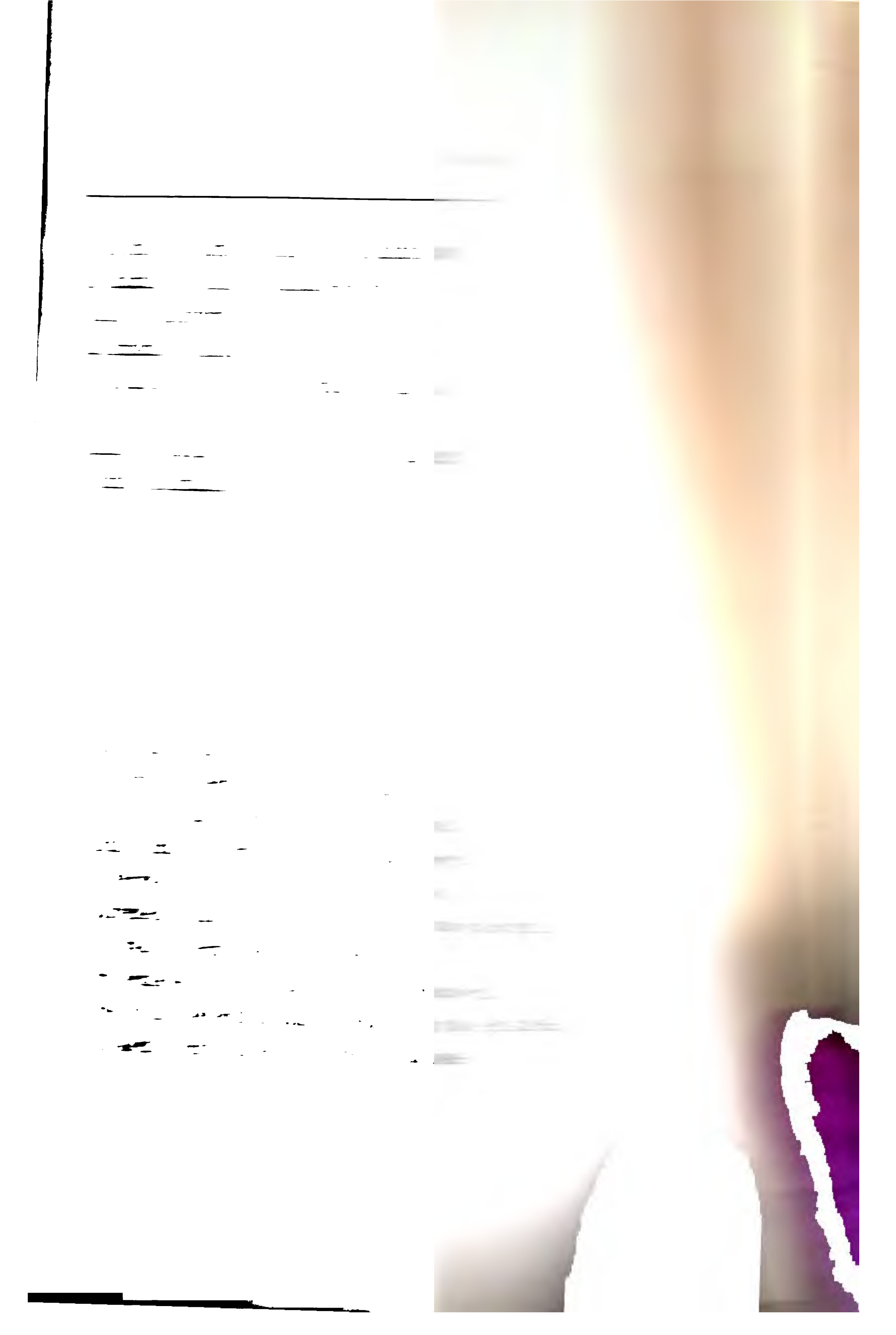
La haute nef de pierre aux nervures gothiques,
Bien plus que le jardin aux senteurs exotiques,
Les deux femmes aimaient la chère intimité
De leur logis. Souvent, par les beaux soirs d'été,
Sur la terrasse, après le dîner très sommaire,
Dans un large fauteuil Jeanne installait sa mère
Et restait là, rêveuse, au balcon s'accoudant,
Devant le grand Paris dans la brume grondant.
Le soleil se couchait. Sous son oblique flamme,
Comme une hydre aux deux cous monstrueux, Notre-Dan
Gonflait tout près de là son énorme chevet,
Et plus loin, près du fleuve empourpré, s'élevait,
Fine, svelte, ajourée, et d'ornements fleurie,
La flèche du Palais, comme une orfèvrerie.
Au couchant, tout nageait dans une poudre d'or.
Vers l'Est, sombre déjà, se profilait encor,
Sur un vaste horizon aux blancheurs opalines,
L'amphithéâtre bleu des lointaines collines.
Un bruit montait, semblant la poussière des voix;
Et sur le merveilleux paysage des toits
Dont les tuiles étaient d'un reflet enflammées,
S'élevaient lentement de paisibles fumées.

Jeanne, laissant flotter au hasard son esprit,
Était sur ce balcon quand l'amour la surprit.

On pouvait voir de là les mansardes voisines.
Dans l'une, qu'encadraient de grêles capucines,
Assis sur la fenêtre, un jeune homme lisait.
Et Jeanne, sans raison, soudain s'intéressait
A ce calme liseur au front lourd de pensée.
Il avait sous la main, au bord de la croisée,
Son repas : quelques fruits, du pain, un verre d'eau.
Son livre l'absorbait. Au delà du rideau,
Derrière lui, dans l'ombre, on apercevait l'angle
D'une pauvre chambrette, avec un lit de sangle
Et la planche aux bouquins sur le mur à côté :
Symboles de l'étude et de la pauvreté.
Et Jeanne devinait, par instinct sympathique,
Un pur et fier rêveur à vie érémitique,
Un travailleur toujours sur son œuvre penché ;
Et son cœur en était profondément touché.
Quand la nuit le força de quitter sa lecture,
Il mangea lentement sa pauvre nourriture,
Puis, d'un geste élégant, jeta du bout des doigts
Le reste de son pain aux moineaux sur les toits ;
Et Jeanne remarquait sa grâce naturelle.
Enfin, sans une fois lever les yeux sur elle,
Après avoir lancé vers le Paris lointain
Un regard où brillait comme un défi hautain
Et comme le désir d'y devenir un maître,

Le jeune homme quitta brusquement sa fenêtre.
Il rentra dans sa chambre. Une minute encor,
Jeanne vit la mansarde et son humble décor
Vivement éclairés par la lampe allumée;
Et lorsque fut enfin la fenêtre fermée
Et que le vieux rideau sur sa tringle glissa,
Jeanne eut un grand frisson... Elle l'aimait déjà !

Elle le revit là bien des soirs... Oh ! l'attente !
S'il paraissait, quel trouble ! Et qu'elle était contente !
Quel chagrin, quand la nuit du balcon la chassait !
Savait-elle déjà qu'elle l'aimât? Qui sait?
Mais le voir et le voir, c'était sa seule envie :
Et Jeanne n'avait plus d'intérêt dans sa vie
Passée en s'irritant du jour lent à finir,
Que d'attendre cette heure et de s'en souvenir.
D'ailleurs, elle gardait pour elle sa chimère ;
Elle ne l'avait pas confiée à sa mère.
Si ce n'est qu'au balcon on restait un peu tard,
On vivait comme avant. Messes à Saint-Médard,
Haltes dans le Jardin des Plantes, près des roses ;
Toujours les mêmes jours avec les mêmes choses.
Tout comme avant l'instant où l'amour la toucha,
Jeanne, ouvrant son Érard au son d'harmonica,
Pour sa mère, le soir, chantait quelque romance



Dont la boutique s'ouvre au coin du carrefour.
Elles le fusillaient de sourires d'amour,
Mais il passait, les yeux baissés, inabordable.
Son portier prétendait, ayant vu sur sa table
Des papiers noirs de mots alignés de travers,
Que c'était un auteur et qu'il faisait des vers.
Le fait certain, c'était que, toujours dans sa chambre,
Même quand il manquait de feu, l'autre décembre,
On l'entendait, la nuit, qui marchait à grands pas,
En déclamant des mots qu'on ne comprenait pas.

Un poète!... Oh! que Jeanne avait le cœur en fête.
Un poète! C'était un pauvre et doux poète
Vers qui tous ses désirs volaient si follement!
Oh! comme elle attendit le bienheureux moment
Où le jeune homme avait coutume d'apparaître;
Et quand il vint s'asseoir au bord de sa fenêtre,
De quelle émotion naïve elle trembla.
L'inconnu lui parut bien plus beau, ce jour-là!
Son front, que pâlissaient le jeûne et l'insomnie,
Était comme éclairé d'un rayon de génie.
Il lut quelques instants, fit son repas frugal;
Aux moineaux de Paris, dont l'essaim amical
De petits cris joyeux charmaient sa solitude,
Il émia son pain, selon son habitude,

[illegible]
[illegible]

Ce fut alors que Jeanne eut la [illegible]
Qu'il ne l'avait jamais un instant remarquée ;
Et que [illegible]
Les soirs, les [illegible] seule [illegible] il avait passé là,
Heureuse de subir ce charme involontaire
Sans que jamais les yeux du rêveur solitaire
Se fussent une fois tournés de son côté ;
En songeant tout à coup qu'elle était sans beauté,
Qu'elle n'avait eu un jour de [illegible] visage,
Qu'on ne se retournait jamais sur son passage,
La pauvre enfant comprit en sanglotant tout bas,
Qu'elle était amoureuse et qu'on ne l'aimait pas.

Elle connut alors la douleur. Mais que faire ?
Son miroir, consulté, pour elle fut sévère.
Avec lui quel navrant regard elle échangea !
Jeanne vit tout son sort, se résignant déjà :
Elle devait vieillir près de sa mère infirme.
Il faut bien accepter un malheur qui s'affirme ;
Elle oublierait, allons ! C'était bien résolu,
Comme elle l'eût aimé, pourtant, s'il eût voulu !...
Pensant de sa folie effacer toute trace,

Elle s'interdisait d'aller sur la terrasse
Ou n'y venait que tard, à la nuit tout à fait.
Mais là, le souvenir plus vif la poursuivait.
S'appuyant au balcon, triste, un doigt sur la tempe,
Elle voyait briller devant elle la lampe
Du poète au travail, dans sa chambre enfermé.
Ah ! s'il avait voulu, comme elle l'eût aimé...
Alors, elle sentait plus fort son infortune,
Et ses doux yeux en pleurs brillaient au clair de lune.

IV

Le temps passa, passa, sans calmer son souci.

Jeanne, par charité, pour se distraire aussi,
Donnait quelques leçons au fils d'une indigente,
Sa voisine. Joli, de mine intelligente,
Cet enfant lui faisait trouver les jours moins longs.
Elle aimait à jouer avec ses cheveux blonds,
Tandis qu'il récitait catéchisme ou grammaire ;
Et quand Jeanne sortait, pour que sa vieille mère

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

L'aveugle, par la [illegible]

Avait abandonné [illegible]

Et Jeanne, à son [illegible]

Elle s'interrompit soudain. La jeune fille
Venait contre son dé de casser son aiguille
Et cherchait vainement près d'elle son étui,
Quand, dans l'allée, un homme apparut... C'était lui !
Elle le vit de loin : c'était lui, le poète!
Il marchait absorbé, pensif, baissant la tête,
Peut-être murmurant quelques rimes tout bas.
Il s'avançait toujours! Il était à dix pas!
Jeanne eut le cœur étreint d'une émotion telle
Qu'elle crut défaillir. Quand il fut tout près d'elle,
Ayant vu quelque chose à terre, il se baissa.
C'était l'étui perdu. Le passant ramassa
L'objet, et, du regard cherchant à qui le rendre,
Aperçut Jeanne et fit un pas pour le lui tendre.
Alors la pauvre fille eut un immense espoir.
Il allait lui parler, la connaître, la voir,
La deviner, l'aimer peut-être! Oh! bonne chance.
Mais le petit garçon, par gentille obligeance,
Courut vers le jeune homme en lui tendant la main;
Le poète remit sa trouvaille au gamin,
Et, par ces beaux cheveux d'enfant séduit sans doute,
Le baisa sur le front et poursuivit sa route.

Le fol espoir de Jeanne, hélas! s'était enfui.
Mais quand l'enfant, venant lui rapporter l'étui,

Lui présenta sa tête innocente et bouclée.
L'amoureuse, un instant de désir affolée,
Étreignit le petit d'un geste ardent et prompt,
Et recueillit, collant ses lèvres sur le front,
Avec un rauque et long sanglot de tourterelle,
Ce baiser de hasard qui n'était pas pour elle.

V

Le jeune homme a quitté sa chambre sous les toits;
Puis ont passé les jours, les semaines, les mois,
Et celle que sa vue a pour jamais charmée
Ne sait plus rien de lui que par la renommée.
Pareille aux pauvres gens qu'on voit, en carnaval,
Écouter la musique à la porte d'un bal,
Jeanne, que font souffrir son cœur et sa mémoire,
Entend de loin ce nom retentir dans la gloire,
Tandis que sans amour, sans joie et sans beauté,
Toujours elle s'enfonce en son obscurité.
Sa vie est grise et morne; elle veut s'y résoudre.
Une ouvrière, assise à sa machine à coudre,

Habite la mansarde où Jeanne aimait à voir
Le poète rêver devant le ciel du soir.
Avec le calme ennui que l'habitude enfante,
Elle fait son devoir de fille et de servante.
Elle oublie; et parfois, quand le petit garçon
De la pauvre voisine arrive à la maison
Et tend naïvement son front à sa caresse,
Jeanne, se reprochant sa minute d'ivresse
Et ne voulant plus même un moment se griser
Avec le souvenir de l'ombre d'un baiser,
A ne pas embrasser ce front pur se condamne...

Et ce baiser, ce fut tout le roman de Jeanne.

Château de Saint-Hilaire, octobre 1886.



POUR LE DRAPEAU

Tu vis dans tous les cœurs, amour de la patrie!

Après quarante-huit, au fond de l'Algérie,
En plein désert, devant les gorges de l'Atlas,
Des insurgés de juin, — des coupables, hélas!
Mais des Français, — courbés sous un labeur servile,
Expiaient les malheurs de la guerre civile,
Gardés par des soldats, par des Français comme eux;
Et là, tous, l'orateur de clubs jadis fameux,
L'envieux déclassé, l'utopiste sincère,
L'honnête travailleur gâté par la misère,
Tous, braves gens trompés ou sinistres voyous,
Ils remuaient la terre et cassaient des cailloux.

Ce lieu farouche était bien choisi pour un bagne.
D'un côté, le désert; de l'autre, la montagne;
Çà et là, seulement quelques dattiers poudreux;
Et, brûlante prison qui, sur ces malheureux,
Gardiens et prisonniers, la nuit, devait se clore,
Un blockhaus sur lequel le drapeau tricolore
Se déroulait au vent, dans l'azur infini.
Ce fort, assez peu sûr, mais pourtant bien garni
De riz et de biscuits, d'armes et de cartouches,
Avec ses deux canons montrant leurs sombres bouches,
Dressait sur l'horizon son profil menaçant.

Les soldats étaient trente, et les déportés cent.

Un jour, à l'heure où l'aube, en déchirant ses voiles,
Fait taire les lions et pâlir les étoiles,
Et comme les soldats allaient, fusils chargés,
Conduire à leur travail les anciens insurgés,
Tout à coup, s'élançant des ravins les plus proches,
Blancs fantômes surgis au loin parmi les roches,
En long burnous, montés sur leurs fins chevaux gris,
Et jetant leurs fusils en l'air avec des cris
Où se mêle le nom de leur Dieu qu'ils adjurent,
Les Bédouins du désert, de tous côtés, parurent.
Deux tribus, qui semblaient depuis longtemps dormir,

Cent condamnés, c'est vrai, cent forçats, mais cent hommes,
Tous du faubourg Antoine et tous gars bien choisis.
Nous savons que le fort est bondé de fusils;
Sur tous ces moricauds, si vous voulez qu'on cogne,
Armez-nous donc! Après avoir fait la besogne,
On rendra les outils, ma parole d'honneur!
Vous ne me faites pas l'effet d'un chicaneur;
Vous aurez confiance en nous, — on en est digne; —
Et vous nous laisserez marcher avec la Ligne.
Prêtez-nous les fusils et nous sommes sauvés!
La loque qui flottait sur nos tas de pavés
N'était pas, après tout, le vrai drapeau de France,
Et le rouge n'est bon qu'en pantalon garance...
Voyons! mon capitaine, est-ce dit? »

L'officier,
Trop ému pour répondre et pour remercier,
Fit donner sur-le-champ au bagne, rendu libre!
De bons fusils avec des balles de calibre.
Il était temps. Trois cents Arabes étaient là,
Galopant tout autour du fort, criant : « Allah! »
Et tiraillant déjà sur ses minces murailles.
Soudain, les deux canons vomirent leurs mitrailles
Qui firent reculer l'insolent tourbillon;
Puis, sortant du blockhaus, un hardi bataillon,

Où des soldats marchaient auprès de gens en blouse
Et chaussés de sabots comme en quatre-vingt-douze,
Vint se mettre en bataille et commença le feu.
Le combat fut sanglant et vif, mais dura peu.
Les Bédouins, qui croyaient surprendre un faible poste,
Devant tous ces Français si prompts à la riposte
Tentèrent bien, mettant tous les sabres au vent,
Deux charges, qu'on reçut baïonnette en avant.
Mais leur cheik y périt, et la bande affolée,
Comme un vol de corbeaux reprenant sa volée,
Tourna bride et bientôt dans l'Atlas se perdit.

Alors les condamnés, ainsi qu'ils l'avaient dit,
Tenant loyalement la parole jurée,
Rentrèrent dans le fort en colonne serrée :
Sans hésitation, ils mirent en faisceaux,
Devant le commandant, leurs fusils encor chauds :
Et le vieil officier, contenant mal ses larmes,
A ses soldats d'un jour qui déposaient leurs armes
Étreignait les deux mains à leur rougir la peau,
Et disait rudement :

— « Merci... pour le drapeau ! »



BLEUETTE

CONTE DE FÉE

A MA PETITE AMIE MARIE-GERMAINE BRICE

Il était une fois, le fait n'est pas récent,
Dans un manoir du Rhin, un baron très puissant
De qui tous les vassaux maudissaient l'avarice.
Sa femme avait été jadis la bienfaitrice
Du pays, et son cœur n'était que charité.
Mais pour longtemps jamais un ange n'est prêté !
Pendant quelques beaux jours, la terre à Dieu l'emprunte,
Puis il remonte au ciel. La baronne défunte
Avait laissé pourtant derrière elle une enfant,
De ses vertus témoin et souvenir vivant.

Quinze ans, blonde, chétive, on la nommait Bleuette.
Ainsi qu'un colibri dans un nid de chouette,
Sa jeunesse égayait le château triste et nu.

Le baron, qui s'était quelque peu contenu,
Devint encor plus dur quand sa femme fut morte.
Dès l'aube, ayant son seul écuyer pour escorte,
Il s'en allait au bois, l'épervier sur le poing.
Bleuette aimait son père et ne l'accusait point,
Mais trouvait cependant bien tristes les journées
Qu'elle passait, parmi les tentures fanées,
Dans ce manoir glacé, désert et solennel,
Où l'on ne faisait pas de feu, même à Noël.
Comme le temps paraît moins long quand on l'occupe,
La mignonne parfois se taillait une jupe
Dans les draps ramagés et dans les vieux lampas
Dont sa mère jadis rehaussait ses appas.
Car jamais le baron à la pauvre fillette
N'avait donné le moindre écu pour sa toilette;
Le vilain homme était bien trop ladre pour ça.
Bien plus, après la mort de sa femme, il cessa,
Quoiqu'à la sainte dame il en eût fait promesse,
De fréquenter l'église et d'entendre la messe,
Certain de trouver là, terrible épouvantail,
Quatre ou cinq mendiants assis sous le portail;

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Elle ne trouvait [illegible]

Mais je [illegible]

Elle passait [illegible]

Et [illegible]

Un dimanche, c'était au temps de la moisson,
Elle vit, au moment de revenir de vêpres,
Tant de pauvres couverts de loques et de lèpres,
Aux marches du parvis assis et l'attendant,
Que le cœur lui manqua rien qu'en les regardant.
Bleuette n'osa pas affronter la sortie
Et se souvint alors que, vers la sacristie,
Une porte s'ouvrait sur le chemin des blés.
Elle allait donc, le cœur tremblant, les yeux troublés,
Prendre par ce chemin, quand, sous la colonnade,
Une vieille, portant la jupe en cotonnade,
Les lourds sabots de bois et le vaste bonnet
Des aïeules, mais qui, dans une main, tenait,
En s'appuyant dessus, une longue baguette,
Apparut tout à coup, et, venant vers Bleuette,
Lui dit :

« Ma fille, il faut retourner sur tes pas.
Tout ce qui peut tomber sous ta main, ne crains pas
De l'offrir, sans rougir, au mendiant qui passe.
L'aumône n'a de prix que par la bonne grâce
De celui qui la donne. Enfant, avec deux mots,
Avec un bon sourire, on calme bien des maux.
Va ! l'on te saura gré d'une honte bravée. »

Bleuette, qui vit bien que la vieille était fée,

Qui voudront, j'en suis sûre, adoucir votre épreuve. »

Sans vouloir refuser l'humble cadeau, la veuve
Souriait cependant d'un air découragé ;
Mais, quand elle l'eut pris, le bouquet fut changé,
O merveille admirable ! en une énorme gerbe
De brillants épis d'or, plus grosse et plus superbe
Que celle que l'on porte à monsieur le curé.

Comprenant que c'était un don inespéré
Que lui faisait ainsi la bonne vieille fée,
Bleuette, l'âme heureuse et toute réchauffée,
Laissant l'autre charger d'épis son tablier,
Se sauva par le bois et cueillit au hallier
D'autres fleurs, pour tresser une belle couronne.
Elle allait, — en songeant à la sainte baronne,
Sa mère, à cette fée, au miracle accompli, —
Quand un petit gamin en haillons, mais joli
A croquer, et marchant pieds nus dans la poussière,
A son tour, aborda la jeune bouquetière
Et lui dit, le cœur gros et tout tremblant d'émoi :

« Ma belle demoiselle, ayez pitié de moi !
Depuis l'hiver, je suis orphelin. Mon aïeule,
Elle a quatre-vingts ans ! avec moi reste seule.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

« Ma belle demoiselle,
L'étape était trop longue et le cœur m'a manqué :
Mais le bon vin remet un homme fatigué,
Et vous devriez bien — la peine n'est pas lourde —
Au village voisin aller remplir ma gourde. »

« J'y cours, pauvre soldat, mais le village est loin,
Et vous vous ennuierez tout seul dans votre coin ;
Le parfum de ce lys vous tiendra compagnie. »

L'homme d'armes sourit, et, sans cérémonie,
Prit entre ses doigts noirs le calice embaumé.
Mais, quand il le toucha, le lys fut transformé
En un grand hanap plein de vin de la Moselle,
Où le soleil dardait une fauve étincelle.

Bleuette ne vit plus de pauvres ce jour-là.
Mais, dans tout le pays, vous pensez qu'on parla
Et que tous ses bienfaits laissèrent une trace.
Or, son père, le soir, revenant de la chasse,
Trouve tous ses vassaux émus et rassemblés ;
Et tous de lui parler de la gerbe de blés,
Comme de la brioche énorme et du grand verre.
Il n'en peut plus douter : c'est un fait qu'on avère ;
Et sa cupidité s'en réjouit déjà.

Bleuette n'osa pas résister davantage,
Et mit, bien qu'à regret, dans la main du vieux
La médaille de plomb qui pendait à son cou;
Mais l'avare frémit quand il l'eut empoignée,
Car il ne tenait plus qu'une horrible araignée,
Toute noire, effroyable, avec des bras velus.
Faisant pour la jeter des efforts superflus,
L'avare serait mort d'effroi dans la bataille;
Mais la bête ne fut que la simple médaille
Qu'elle était, quand l'enfant l'eut reprise en sa mai

Le baron réfléchit, et, dès le lendemain,
A Bleuette il fit don d'une pleine aumônière.

Cette merveille-là ne fut pas la dernière
Qu'accomplit cependant la mignonne aux yeux bleus.
Elle avait conservé son don miraculeux,
Et, quand elle sortait des vêpres, le dimanche,
Le sou qu'elle donnait devenait pièce blanche,
Le simple écu d'argent devenait un marc d'or,
Et le marc un bijou plus précieux encor;
Si bien que sa gentille et bonne renommée
Au Landgrave-Électeur fut un jour affirmée,
Et, s'étant renseigné dans le pays entier,
Il la voulut pour femme à son seul héritier.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Un jour, le médecin dit :

« S'il pouvait mange

Mais il avait déjà, le triste grabataire,
Refusé le biscuit avec du vieux madère,
Les trois huîtres et l'œuf poché dans du bouillo
Or, bien qu'on fût en mars, par un jour sans ra
On parla de raisin, ne sachant plus que dire,
Hélas ! — et le malade eut un faible sourire.

On se saigna. Le soir, à ce pauvre chevet,
— Dans la boîte portant la marque de Chevet
Et montrant les grains durs et roux sous la dente
De papier, — tentatrice, appétissante et telle
Qu'au dessert, parmi les gourmets de belle hume
Parut la ruineuse et splendide primeur.
L'agonisant la vit, mais, sans y toucher même,
Il détourna le front, plein d'un dégoût suprême,
Et trois heures après, il s'en allait enfin
Dans l'autre monde, où nul n'a sans doute plus fai

La misère attendait les enfants et la mère ;
Mais, le surlendemain, à l'école primaire,
Les orphelins faisaient envie aux écoliers
En tirant ce raisin de leurs petits paniers.



Pour compléter un whist, on m'avait invité.
Dans le petit salon, près de la table à thé,
Je trouvais la maman seule, — première épreuve
Avec son havanais, dans sa robe de veuve,
En lunettes d'argent, et, d'un air solennel,
Regardant le portrait du défunt colonel,
Son époux, effrayant sous un casque à chenille.
On causait de la pluie et du beau temps ; sa fille
Achevait sa toilette ; et, posé sur le bord
D'un fauteuil, j'attendais, le cœur battant bien fort
Enfin, sur les appels répétés de sa mère,
Elle arrivait, superbe, avec sa lèvre amère,
Son corsage trop plein et ses regards luisants
De belle brune, fille encore à vingt-six ans.
Quand nos mains se touchaient, trop ému pour rien
J'observais sur sa bouche un triomphant sourire ;
Car alors son orgueil de femme était flatté
De mon trouble rendant hommage à sa beauté.
Mais c'était un éclair ; et, soudain, sa figure
Prenait l'expression fâchée et presque dure
De la fille sans dot qu'offense tout désir.
Oh ! sa main ! Que j'aurais voulu la ressaisir
Alors, et, suppliant, de ma voix la plus tendre,
Lui dire de m'aimer, lui dire de m'attendre,
Et qu'à tout prix, plus tard, je la mériterais !

A-t-elle dans mes yeux lu mes désirs secrets,
Mes désirs insensés, — je sortais du collège ! —
Et songé : « S'il était un homme, l'aimerais-je ? »
A-t-elle eu quelquefois, pour cet amour d'enfant,
Un peu de pitié douce en s'en apercevant ?
Je ne m'en suis jamais douté ; mais je l'espère.
C'est alors que venait un ami de son père,
Vieux soldat alsacien, à l'aspect probe et dur,
Dont la rosette rouge excusait l'habit mûr ;
Et le whist commençait. O volupté parfaite !
Elle était près de moi. Sa blanche main, distraite,
Remuait les jetons dans le petit panier ;
Et je voyais son beau visage s'égayer
Lorsque le commandant, à qui, par maladresse,
Je venais de couper une carte maîtresse,
Murmurait un juron terrible entre ses dents,
Et que, risquant des coups toujours plus imprudents,
Par-dessous l'abat-jour, orné d'ombres chinoises,
Vers elle je lançais des œillades sournoises.
Enfin, elle servait le thé sur un plateau.
Je choisissais ma tasse et mon petit gâteau,
Lentement, et j'avais même parfois l'audace
De la bien regarder, une seconde, en face.
Mais la maman disait alors : « Comme il est tard ! »
On partait ; et tout seul, sur le long boulevard

Par où l'on revenait de ce fond de banlieue,
Dans le silence et dans la paix de la nuit bleue,
Avec une douceur qui ne peut s'exprimer
Je savourais le mal délicieux d'aimer.

Ce fut tout le roman. Vous voyez qu'il est mince.
Les deux femmes bientôt partirent en province,
Pour vivre plus à l'aise auprès d'un vieux parent.
J'étais pour Adrienne un simple indifférent.
Je souffris. L'oubli vint... Je ne l'ai point revue.

Or, l'autre jour, j'ai fait la rencontre imprévue
De ce vieil officier, mon partenaire ancien,
Qui grommelait avec un accent alsacien
Quand je n'avais pas su répondre à son invite.
Le vieillard m'a parlé d'Adrienne. Elle habite
Dans l'Est, et n'est jamais revenue à Paris.
C'est une pauvre veuve avec des cheveux gris,
A présent. Son mari, fort triste personnage,
Qui fit pendant dix ans le malheur du ménage,
Est mort, en lui laissant un fils, qui doit avoir
L'âge exact que j'avais, quand je venais, le soir,
Faire le whist; un grand garçon très bon pour elle...
L'histoire était banale et toute naturelle;
Mais le spectre de mon premier désir d'amour,

UNE AUMONE

Fumant à ma fenêtre, en été, chaque soir,
Je voyais cette femme, à l'angle d'un trottoir,
S'offrir à tous, ainsi qu'une chose à l'enchère.
Non loin de là s'ouvrait une porte cochère,
Où l'on entendait geindre, en s'abritant dessous,
Une fillette avec des bouquets de deux sous.
Et celle qui traînait la soie et l'infamie
Attendait que l'enfant se fût bien endormie,
Et lui faisait alors l'aumône seulement.
— Tu lui pardonneras, n'est-ce pas? Dieu clément!

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Par leur grâce simple et naïve,
Et, devinant quel homme eût été cet enfa
Ils se demanderont pourquoi le sort défen
Qu'un tel être prospère et vive;

Pourquoi tant de charmants espoirs ont su
Pourquoi sur le chemin on trouve un nid t
Pourquoi le vent brise l'arbuste;
Pourquoi l'Artiste, un jour, laisse là, sans r
Une ébauche où déjà le chef-d'œuvre appara
Et pourquoi le Ciel est injuste!

Mais devant ce jeune homme au sépulcre enfe
Moi qui vieillis, je dis à ceux qui l'ont aimé
Ou qui l'aimeront par son livre :
Heureux qui n'a vécu qu'un jour, en floréal!
Heureux qui meurt, tout jeune, avec son idéal!
Dieu lui fait grâce et le délivre.

Car vivre, c'est souffrir. Quels maux n'eût pas souf
Le cœur ardent et bon qui s'épanche en ces vers:
Il portait la marque fatale.
L'Art, le Bonheur, l'Amour à ses yeux avaient lui:
Il n'a pas eu le temps de voir fuir devant lui
Tous ces mirages de Tantale.

[illegible] urbon [illegible]

[illegible] ourots

[illegible]

[illegible] sent [illegible]

[illegible] monte [illegible]

[illegible] splendiss

A UN AMANT

Amant abandonné qu'une maîtresse oublie,
Pourquoi ce poing fermé que tu montres aux cieux
Pourquoi ce pli profond dans ton front soucieux
Et ce regard où brûle une ardeur de folie?

Pourquoi ce désespoir? Parcequ'elle est jolie,
Parcequ'en caressant son corps délicieux,
En respirant sa bouche, en admirant ses yeux,
Tu trouvais un remède à ta mélancolie?

…pant à l'odeur de sa chair,
…toujours le seul qui te soit cher;
… aussitôt blasé, tu te dégoûtes.

…de pitié, triste martyr d'amour.
…éclair, la beauté dure un jour!
…de morts qui se ressemblent toutes.

A UN ÉLÉGIAQUE

Jeune homme, qui me viens lire tes plaintes vaine[s],
Garde-toi bien d'un mal dont je me suis guéri.
Jadis, j'ai, comme toi, du plus pur de mes veines
Tiré des pleurs de sang, et le monde en a ri.

Du courage! La plainte est ridicule et lâche.
Comme l'enfant de Sparte, ayant sous ses habits
Un renard furieux qui le mord sans relâche,
Ne laisse plus rien voir de tes tourments subis.

[illegible] cru[illegible] pour toi ? Sois [illegible]
Rends le bien pour le mal [illegible]
Mais, l'étant bien garde [illegible]
[illegible] calme comme un sage [illegible] comme un [illegible]

Quand même, dans ton sein [illegible]
S[illegible] tordraient, cache bien au [illegible]
Que tu gardes en [illegible]
[illegible]mme des linges [illegible] sous [illegible]

[illegible] impassible, ainsi qu'un soldat sous [illegible]
Et lorsque la douleur dressera tes che[illegible]
Et [illegible] aux yeux, malgré toi, te mont[illegible]
Ne [illegible]viens pas, enfant, et dis [illegible]

LA CHAMBRE ABANDONNÉE

La chambre est depuis très longtemps abandonnée
Les meubles sont flétris, la tenture est fanée.
Un jour, on est parti sans fermer les volets;
Et le soleil, celui des torrides juillets
Aussi bien que celui des décembres polaires,
A longtemps promené ses regards circulaires,
Comme il fera demain, comme il fait aujourd'hui,
Dans ce lieu saturé de tristesse et d'ennui.

La chambre est depuis très longtemps abandonnée.
Un peignoir rose tendre en soie enrubannée

Conserve, sur le grand [illegible]
L'attitude d'un corps [illegible]
Et, depuis le départ, [illegible]
Traînent sur le [illegible]
De la dernière nuit [illegible]
Partout, sur l'écran [illegible]
Où la lune [illegible]
La poussière a posé [illegible]
Et, dans les hauts miroirs [illegible]
Du sourire qu'ils ont [illegible]

La chambre est depuis [illegible]
Une causeuse est là, devant la [illegible]
Quel secret [illegible]
Le large fauteuil vide [illegible]
Ô morne solitude! [illegible]
Sur la table, une rose est morte [illegible]
Les feuilles tour à tour ont [illegible]
Et leurs cadavres noirs, autour [illegible]
Sont épars tristement [illegible]
Sur qui semble pleurer la tige [illegible]
Enfin, la seule chose encore qui [illegible]
Dans cet intérieur immobile et muet,
Le seul objet doué d'une âme, d'une [illegible]
La pendule de Saxe aux fleurs de [illegible]

A dû depuis longtemps, très longtemps, s'arrête
Comme tu cesseras bientôt de palpiter,
O toi dont je maudis l'existence obstinée,
Cœur plus désert que n'est la chambre abandonı

LE BATEAU-MOUCHE

[illegible] court bien loin, bien [illegible]
[illegible] des pins brisés sur [illegible]
[illegible] des paquets de [illegible]
Mais le Parisien [illegible]
Pour voir des [illegible]
[illegible] content [illegible]
A bord d'un [illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]

Auquel, parfois, l'écho des rivages répond,
Le flâneur fume et rêve en marchant sur le p
Là, du monde amusant survient à chaque es
C'est l'ouvrier lisant la feuille radicale
Que rédige pour lui Rochefort ou Naquet ;
C'est le bourgeois de Londre, armé d'un *Cook*
Et traînant après lui trois miss en robe court
Le patronnet portant sur sa tête une tourte ;
Le gros homme en sueur qui s'assied et dit : « (
Et la pâle grisette en mince waterproof,
Avec ses jolis yeux et son teint de chlorose.

Allez là par un temps voilé de brume rose,
Par un matin d'octobre ou d'avril, voulez-vous ?
Faites-moi le trajet complet, pour vos trois sous !
Et puis, — j'aime à vous croire une âme délicate,
Autour des bains Vigier ou près de la frégate,
Dites-moi franchement si vous n'avez pas vu
Des vrais motifs à peindre et d'un charme imprévu,
Émergeant du brouillard que le soleil dissipe,
Où le père Corot aurait fumé sa pipe.

Pour moi, qui de Paris fais mes seules amours,
J'accomplis ce voyage au moins tous les huit jours.
J'en connais tous les coins par cœur; je me rappelle

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] en marche,
[illegible] l'arche.
[illegible] jamais las,
[illegible] Saint-Nicolas,
[illegible] ses racines.
[illegible] regardé mes voisines
[illegible] le feuilleton,
[illegible] d'un ponton
[illegible] des impressionnistes;
[illegible] quais où sont les [illegible]
[illegible] de tant d'aspects [illegible]
[illegible] feuilletant les volumes [illegible]

LA

NYMPHE DE VILLE-D'AVRAY

AU MONUMENT DE COROT

Strophes dites par Mlle Blanche Barretta, de la Comédie-Française, le 27 mai 1880.

Devant ce marbre clair encadré de verdure,
Qu'à l'intime et naïf ami de la nature
Ont élevé vos soins touchants,
La nymphe de ces bois, muse simple et rustique,
Doit apporter aussi son tribut poétique,
Les mains pleines de fleurs des champs.

Le bon Corot m'aimait [illegible]
Alors que l'aube [illegible]
L'horizon [illegible]
Que l'artiste — [illegible] —
Voyait passer, avec [illegible]
Au fond [illegible]

C'est moi qu'il a [illegible]
Essayant [illegible]
Quelque [illegible]
C'est [illegible]
Qu'il faisait [illegible]
T[illegible]

Je le [illegible]
Et, quand il [illegible]
S[illegible]
P[illegible]
J'étais [illegible]
J[illegible]

T[illegible]
[illegible]
A[illegible]

Il peignait à la hâte, et, sous sa brosse agile,
J'ai pu voir bien souvent, moi, fille de Virgile,
Éclore son rêve charmant.

Ses esquisses, c'est moi qui les vis la première.
L'eau verte et pure où court un frisson de lumière,
L'azur du ciel, l'or du genêt,
Le flot des épis mûrs ondulant sous les brises,
Les couchants enflammés et les aurores grises,
J'étais là quand il les peignait.

Hélas! depuis cinq ans qu'est mort le grand artiste,
Moi, la nymphe des bois qu'il aimait, j'étais triste,
Et souvent, tout bas, j'ai gémi,
Quand, au printemps, gardant son souvenir fidèle,
Devant moi, le bleuet disait à l'hirondelle :
— « Où donc est notre vieil ami ? »

Mais vous nous le rendez. Voici notre poète!
Un doux rossignol chante au-dessus de sa tête.
C'est lui ! nous le reconnaissons!
C'est bien son bon visage. Il regarde, il respire!
Oiseaux! fleurs! désormais, vous le verrez sourire,
Dans vos parfums, dans vos chansons;

Et, près de la fontaine où vit sa chère image,
Portant comme aujourd'hui quelque odorant hommage,
        Je reviendrai souvent m'asseoir
Au moment qui berçait si mollement son rêve,
Quand l'étang s'assombrit, et quand au ciel se lève
        La divine étoile du soir.

L'ANNEAU

A E...

Lorsque des anciens morts on trouble le repos,
Qu'on soulève le marbre effrité des tombeaux,
Qu'au sépulcre on ose descendre,
Et qu'on viole, après un travail dur et long,
Le funèbre secret des vieux cercueils de plomb,
On n'y trouve que de la cendre.

Plus trace d'ossements, plus trace de linceul,
L'implacable néant a tout dévoré, seul,
Comme une bête carnassière.

Lentement, lentement, tout s'est décomposé ;
Le squelette lui-même à la fin s'est usé :
Rien, plus rien qu'un peu de poussière !

Pourtant, en la fouillant du bout de son soulier,
Parfois, le fossoyeur voit un objet briller
Parmi cette cendre incolore :
C'est l'anneau que le mort jadis eut à son doigt,
Et qui, métal fidèle et pur, comme il le doit,
Demeure intact et brille encore.

Dans ces jours de chagrin où je hais le soleil,
Il me semble souvent que mon cœur est pareil
A ces antiques sépultures,
Et qu'on n'y peut plus rien désormais découvrir
Des mille sentiments qui l'ont tant fait souffrir
Par leurs cruelles impostures.

Ce n'est plus que néant, que ténèbres, qu'oubli ;
Et ce tombeau, d'un peu de froide cendre empli,
M'en offre le parfait modèle ;
Mais l'œil de ma pensée y voit briller encor,
Comme, au fond de l'ancien sépulcre, l'anneau d'or,
Ton souvenir tendre et fidèle.

VIEUX BROUILLON DE LETTRE

Adieu ! J'ai peur d'aimer. Quittons-nous ce soir même.
Je te ferais souffrir et tu me rendrais fou.
Ainsi qu'une coquette ôte un collier qu'elle aime,
Je détache à regret tes bras blancs de mon cou.

Adieu ! L'Amour viendrait. Bornons-nous au caprice.
Ne nous torturons pas des larmes du départ.
Adieu ! Mon cœur blessé saigne à sa cicatrice.
J'ai tant souffert, vois-tu, pour avoir foi trop tard.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SUR

UNE TOMBE AU PRINTEMPS

A H. GIACOMELLI

La vieille croix s'effrite au fond du cimetière,
Mais avril embellit le signe des douleurs;
La fauvette y fait halte, et de ses douces fleurs
Un sauvage églantier la couvre tout entière.

La voix du rossignol vaut bien une prière,
Et moins que la rosée un regret a de pleurs.
Dans ces parfums, dans ces chansons, dans ces couleurs,
On sent revivre ici l'immortelle matière.

Ô vieux mort oublié, de qui l'orgueil humain
A sans doute rêvé l'éternel lendemain
Au sein du paradis, dans les apothéoses !

Aujourd'hui, n'as-tu pas un destin aussi beau,
Si ton esprit épars autour de ce tombeau
Chante avec les oiseaux et fleurit dans les roses ?

LE VIN

A ERNEST CHAZE

Longtemps, dans l'atmosphère humide des caveaux,
Sous la voûte profonde et de nitre imprégnée,
Sous la poussière et sous les toiles d'araignée,
Le jeune vin vieillit dans les flacons nouveaux.

Il faut que dans le calme et l'ombre des tombeaux
La sublime liqueur dure plus d'une année,
Avant que d'accomplir sa noble destinée
D'exalter un instant nos cœurs et nos cerveaux.

Ainsi, Chaze, il en est de la pensée humaine ;
C'est par un très secret et très lent phénomène
Qu'elle se plie enfin au rythme harmonieux !

Un doux sonnet mûrit comme un bordeaux suave ;
Et tu fais bien, ami, qui vis dans une cave,
De lire de beaux vers en buvant tes vins vieux.

PORTRAIT DE VICTOR HUGO

PAR BONNAT

C'est Hugo ! C'est bien lui ! Quelque puissante idée
Occupe en ce moment cette tête accoudée ;
Un noble songe emplit son œil terrible et doux,
Et, dans ce front pensif qui nous domine tous
Et, comme les vieux monts, a de la neige au faîte,
Se forment en secret les grands vers de prophète
Qu'il fait flamber aux murs des palais triomphants,
Ou bien une chanson pour ses petits-enfants.
Il est bien ressemblant. C'est le maître lui-même !
Aussi, le siècle entier, qui l'admire et qui l'aime,

Approuve ton travail, peintre, et te dit merci
D'avoir fait ce portrait juste en ce moment-ci,
De nous avoir montré sa face auguste telle
Qu'elle resplendira dans sa gloire immortelle,
Et de nous avoir peint le vieillard triste et beau
Qui fixe son regard profond sur le tombeau,
Où le plus grand, hélas ! descend comme le moindre,
Et qui, son labeur fait, va lentement rejoindre
Homère en son Olympe et Dante en son Enfer,
Calme comme un coucher de soleil sur la mer !

L'ANNIVERSAIRE

Strophes dites par M. Mounet-Sully à la Comédie-Française,
en présence de Victor Hugo, le 26 février 1882

Un chêne est vieux. Pourtant, dans ses fortes ramures,
Jamais plus de doux nids, plus de divins murmures
N'ont chanté sous le noir couvert;
Et jamais, quand le vent de floréal se lève,
A ses bourgeons dorés n'a monté plus de sève;
Plus il vieillit, plus il est vert.

Un aigle est vieux. Jamais, s'élançant de son aire,
Il n'a plus bravement volé vers le tonnerre,
Dans l'air d'orage lourd et chaud;

Et jamais le grand coup de ses ailes sublimes
Ne l'a mieux emporté par delà les abîmes ;
Plus il vieillit, plus il va haut.

Le soleil est très vieux. Pourtant, sa face ardente
N'a jamais mieux versé la chaleur fécondante
Aux fleurs, aux fruits, à la moisson ;
Jamais plus doucement, dans l'exil où nous sommes,
Ce sourire de Dieu n'a brillé sur les hommes ;
Plus il vieillit, plus il est bon.

Il est très vieux aussi, le bien-aimé Poète,
De qui nous célébrons par de longs cris de fête
Les quatre-vingts ans aujourd'hui.
C'est lui qui, dans un mot d'éloquence suprême,
Nous disait : « Je naquis avec ce siècle même,
Et je continue avec lui. »

Mais, quand elle permet qu'un tel poète naisse,
La nature lui donne un trésor de jeunesse.
L'aïeul au jeune homme est pareil,
Et l'Esprit devant qui tous les autres pâlissent,
Superbe, ne vieillit pas plus que ne vieillissent
Le chêne, l'aigle et le soleil !

Oh ! longtemps, très longtemps, à cet anniversaire,
Devant toi, courbant tous, ô grand vieillard sincère,
Nos fronts, d'émotion tremblants,
Laisse-nous voir encor, plus nobles chaque année,
Parmi les lauriers verts dont ta tête est ornée,
Briller tes jeunes cheveux blancs !

[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]



Non ! sous le sombre drap, l'âme d'angoisse atteinte,
Toujours on croyait voir, comme un espoir secret,
Une flamme d'amour qui n'était pas éteinte,
Un foyer d'idéal qui se rallumerait.

Tu ne te trompais pas, ô Peuple ! Le Génie
Faisait dans ce cercueil resplendir sa clarté !
Le Maître n'est pas mort, l'œuvre n'est pas finie.
Miracle ! il ressuscite ! il est ressuscité !

Il veillait seulement sous la voûte glacée,
Ainsi que Barberousse au fond du souterrain ;
Pour nous livrer encor sa sublime pensée,
Son caveau va s'ouvrir avec un bruit d'airain.

Le Poète endormi sous les apothéoses
Longtemps nous donnera des poèmes nouveaux.
De son tombeau sacré sort un parfum de roses ;
De son cercueil béni s'envolent des oiseaux.

Peuple qu'il aima tant, viens ! puisqu'il te convie,
Admirer le grand mort à son premier réveil,
Et voir, de son sépulcre, encor si plein de vie,
L'Œuvre surgir ainsi qu'un lever de soleil !

Vers quel mystérieux voyage
Va le blond fantôme flottant ?
Est-ce une femme, est-ce un nuage,
Qui glisse et vole sur l'étang?

Mais déjà tout s'emplit d'aurore,
Et, dans le ciel rose et vermeil,
L'apparition s'évapore,
Au premier rayon du soleil,

Et ne laisse pas plus de trace
Que le rapide éclair d'azur
De ce martin-pêcheur qui passe
N'en a laissé sur le flot pur.

L'ÉDUCATION MATERNELLE

D'APRÈS LE GROUPE EN MARBRE [illegible] EUGÈNE DELAPLANCHE [illegible]

Debout, près de sa mère assise
Qui lui présente l'A B C,
La petite reste indécise,
Bouche ouverte et regard baissé.

Adorable sans être belle,
La fillette aux mignons pieds nus,
Avec attention épelle
Les caractères mal connus.

La mère, dont le geste auguste
Enseigne et protège à la fois,
Enveloppe d'un bras robuste
L'enfant qui lit à demi-voix.

Et, montrant d'un bout de baguette
Le livre encor bien mal appris,
Sur le naïf visage guette
L'éclair qui suit un mot compris.

Sculpteur, ton œuvre est bonne ! En elle,
Tu sus fixer l'instant soudain
De cette attente maternelle
Et de cet effort enfantin.

A la Vierge près de Sainte Anne
J'avais d'abord rêvé, devant
Cette humble et douce paysanne
Qui montre à lire à son enfant ;

Puis j'ai mieux vu ton espérance,
Et j'ai compris que tu courbais
Le peuple à venir de la France
Sur les lumineux alphabets.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Car c'est un matin de novembre,
Et sous le velours onduleux
De la longue robe de chambre,
Son frêle corps est tout frileux.

On dirait presque qu'elle tremble;
Ce cher visage est amaigri,
Et cette bouche exquise semble
Avoir plus toussé que souri.

Serait-il si cruel, le rêve
De l'enfant pensive aux yeux las?
Songe-t-elle qu'elle est bien brève
La claire saison des lilas?

Pauvre mignonne! Songe-t-elle
Que l'automne vient de finir,
Qu'il fait froid et que l'hirondelle
Sera bien lente à revenir?

LE [illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
Le [illegible]
Pr[illegible]

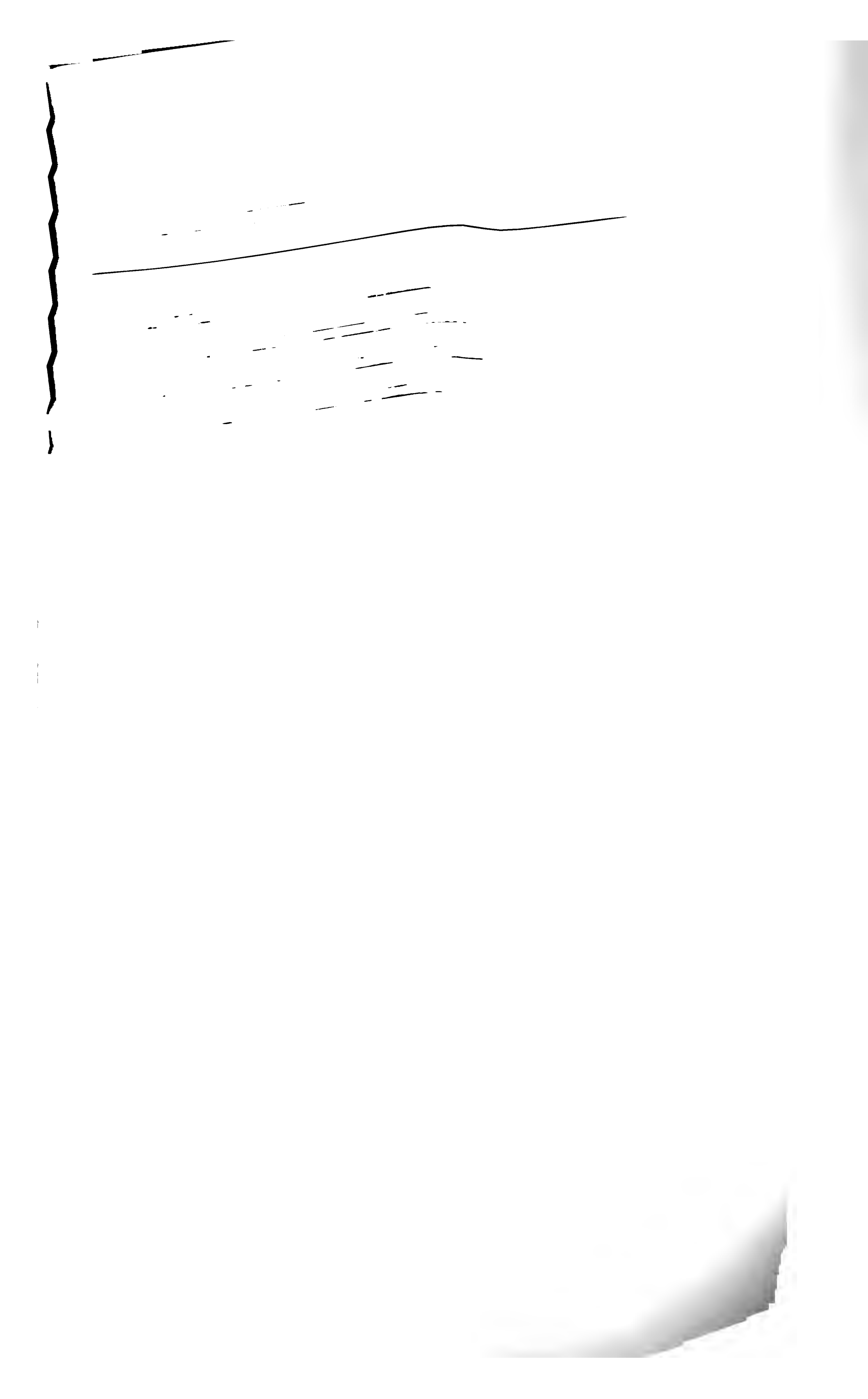
Deux officiers qui, pour les suivre,
Maintiennent leurs chevaux au pas,
Au delà des saxhorns de cuivre
Dominent les fronts, et là-bas,

A travers la brume incertaine,
Tels des pavots dans les épis,
S'avance la foule lointaine
Des chassepots et des képis.

Pour les soldats, le populaire
S'est en grand'hâte rassemblé ;
Un flot de gamins accélère
Sa marche, à leur pas redoublé.

La troupe passe, calme et gaie,
Comme elle irait sous les obus,
Devant les gens qui font la haie
Et l'encombrement d'omnibus.

Chacun l'accompagne ou s'arrête,
Et l'on voit emboîter le pas
L'ouvrier tirant sa charrette
Ou portant son fils sur ses bras.



AUX FEMMES DE LYON

Ces vers ont été récités à Lyon, quand une crise de l'industrie
de la soie réduisait la population ouvrière
à une grande misère.

O femmes qui vivez dans le luxe et la joie,
Et qui, lasses un jour de vos robes de soie,
Les quittâtes avec dédain,
O femmes qui suivez la mode séductrice,
Il faut que vous sachiez que, pour ce seul caprice,
Des milliers d'hommes sont sans pain !

Avez-vous jamais su, belles patriciennes,
Alors que vous alliez aux fêtes anciennes
Danser, rire et parler d'amour,

Femmes du monde, il faut vous dire cette chose ;
Car, sans vous en douter, oui ! vous êtes la cause
Qui produit ce terrible effet.
Vous devez regarder ce spectacle sévère
Et mesurer le bien que vous avez à faire
A ce mal que vous avez fait !

Sans être pour cela de profonds philosophes,
Nous pouvons bien prévoir qu'aux anciennes étoffes
Vous reviendrez un beau matin;
Vous ferez des heureux en faisant des folies,
Et trouverez encor moyen d'être jolies
Sous la moire et sous le satin.

Mais, avant tout, songeons à la ville affamée.
Ils sont sans pain ! Ils sont trente mille, — une armée !
Et le désaccord est bien vieux
Entre maigres et gras, entre joyeux et tristes.
Il faut donner ! Ce sont les riches égoïstes
Qui font les pauvres envieux.

Femmes, il faut donner !... Au père de famille,
A la mère sans lait pour l'enfant, à la fille
Dont la beauté peut s'indigner

Que la faim creuse ainsi son visage livide,
Aux petits écoliers qui vont le panier vide...
Il faut donner, donner, donner!

Donner! C'est la sagesse éternelle et profonde.
Devant la charité, misère du vieux monde,
Tu recules et tu décrois!
Partage! amour! bonté! c'est bien la loi suprême.
Et, depuis deux mille ans, pour qu'on s'entr'aide et s'aime,
Jésus nous bénit sur la croix.

LE CADEAU

DE SAHAGUN LE VIEUX

ESPADERO DE TOLÈDE

AU BARON CH. DAVILLIER

Le vieux maître, à la lame ayant assujetti
La poignée à quillons, pas-d'âne et contre-garde,
Est debout sur le seuil de sa porte, et regarde
Le chef-d'œuvre nouveau de sa forge sorti.

Il songe que bientôt il l'aura converti
En beaux ducats sonnants; mais ayant, par mégarde,
Levé les yeux, il voit, sous le feutre à cocarde,
Passer un spadassin, dans sa cape blotti.

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

POUR GUITARE SOLO

L'Argentier m'a tenté : — « Je t'offre
Mes trésors, ami, si tu veux !
Puise à pleines mains dans mon coffre. »
— Garde ton or ; j'ai ses cheveux.

Le Torero m'a tenté : — « Page,
Je prétends de pourpre arroser
Pour toi seul le champ de carnage ! »
— Garde ton sang, j'ai son baiser.

BALLADE

DE FRANÇOIS COPPÉE

A SON MAÎTRE THÉODORE DE BANVILLE

Sur leur commun Amour de la Poésie.

Tu l'as bien dit, mon bon maître Banville,
Les temps sont durs pour les pauvres rimeurs.
Nous ignorons, ne dînant guère en ville,
Les crus classés et les fines primeurs,
Et tout le gain est pour nos imprimeurs.
Ce siècle est vieux, porte de la flanelle,
Et n'entend plus sonnet ni villanelle;
Pourtant, le Luth est là, qu'il faut saisir.

Comme Caussade a tué La Tournelle,
Faisons des vers pour rien, pour le plaisir !

La politique est un plat vaudeville ;
La soif de l'or aigrirait nos humeurs.
Laissons les sots traiter de chose vile
Nos rêves bleus d'amants et de rimeurs,
Et dire, ô rythme immortel ! que tu meurs.
Le philistin, à la voix solennelle,
Peut s'enrouer comme Polichinelle ;
Laissons-le geindre et gronder à loisir.
Foin du bon sens de madame Pernelle !
Faisons des vers pour rien, pour le plaisir !

Le cœur joyeux, sans soin bas et servile,
Abandonnons le monde et ses clameurs.
Allons-nous-en par les bois de Chaville,
Ou sur la Seine aux doux flots murmureurs,
Pour y chanter des chansons de rameurs.
Un libre esprit nous toucha de son aile
Et la nature est pour nous fraternelle ;
D'aucun sultan nul de nous n'est visir
Et n'a blessé même une coccinelle.
Faisons des vers pour rien, pour le plaisir !

ENVOI

O maître! ô toi que la Muse éternelle
Sur le Parnasse a mis en sentinelle
Et pour son preux entre tous sut choisir,
Notre œuvre est bonne et nous croyons en elle ;
Faisons des vers pour rien, pour le plaisir!

[illegible]

[illegible]

Tout nous sourit dans le bel art des vers,
Car tu dis bien, maître François Coppée.

Poème grec, chinois, assyrien,
Tout nous est bon, si nulle palissade
Ne vient heurter nos pas. Victorien
A pris d'assaut avec une glissade
Le noir palais à la triste façade.
Pour moi, je suis contemplé de travers
Par les vieillards ornés d'abat-jours verts;
Mais je me ris de leur prosopopée
En m'amusant à des rythmes divers,
Car tu dis bien, maître François Coppée.

Chez notre idole être galérien
Pour mon plaisir vaut mieux qu'une ambassade,
Et tu chéris le luth aérien,
Lorsqu'en ce temps réaliste et maussade
Cadet-Roussel tourne au marquis de Sade.
Foin des romans compliqués et pervers!
Le sûr moyen d'être mangé des vers
Est ce qu'on trouve en leur pharmacopée.
Sur l'idéal gardons les yeux ouverts,
Car tu dis bien, maître François Coppée.

ENVOI

Aimons la Muse, en dépit des revers,
Comme Rubens les déesses d'Anvers
Ou bien Néron sa maîtresse Poppée.
Pour elle encor j'ai la tête à l'envers,
Car tu dis bien, maître François Coppée!



PRÉFACE

POUR LE PREMIER VOLUME

DE *La Vie Parisienne* D'ÉMILE BLAVET

Compagnon des jours envolés,
Donc, ami Blavet, vous voulez
Que je vous fasse,
Pour votre livre frais éclos,
Un petit bout d'avant-propos,
Une préface.

Eh bien, mon ami, la voilà !
Surtout n'y cherchez pas de la
Métaphysique.

Vers avant prose, simplement,
Comme, en tête du régiment,
Va la musique.

Tous les deux, nous avons mangé
Quelque peu du bœuf enragé.
O jours de jeûnes !
C'est oublié. Le lendemain,
On dit, en se serrant la main :
Nous étions jeunes.

Malgré le siècle corrompu,
On a fait du mieux qu'on a pu,
Joyeux ou triste.
Que de sentiers ! Chacun le sien !
Vous êtes un Parisien,
Un journaliste,

Un alerte et charmant bavard,
Qui vivez sur le boulevard
Et dans la fièvre...
Moi, par les beaux soirs constellés,
Je cherche des rimes, sur les
Bords de la Bièvre ;

Je cultive, au faubourg lointain,
Comme Candide, mon jardin,
Trouvant bouffonne
La mode des amants pressés,
Qui s'adressent mille baisers
Par téléphone.

Je vivrais, ne connaissant pas
Ce Paris dont j'entends là-bas
La voix qui monte,
Ignorant tout ce qui s'y fait,
Sans votre article, ami Blavet,
Qui me le conte.

Je lis votre prose, mon cher,
Comme un bourgeois de port de mer,
Très sédentaire,
Parle avec curiosité
Aux marins ayant visité
Toute la terre.

Dans mes songes bleus de fumeur,
J'admire de loin votre humeur
Si vagabonde,

Qui vous fait faire [illegible]
[illegible] de verve [illegible]
Le tour d'un [illegible]

Et quand ces feuillets [illegible]
[illegible] volume à vos [illegible]
Sous couverture,
Et [illegible] le plaisir [illegible]
Que donne un album de [illegible]
D'après nature.

La personne et l'événement
Y sont [illegible]
D'un mot qui [illegible]
Choses et gens [illegible]
Sont [illegible]
Par une époque.

Et c'est charmant ! En grand [illegible]
De savoir [illegible]
H[illegible]
Le grand Paris [illegible]
Et de transformer [illegible]
En train rapide.

AUX BOURGEOIS D'AMSTERDAM

Strophes dites par M. Porel, le 3 juin 1883,
à la première représentation donnée par la troupe de l'Odéon
à Amsterdam.

Ainsi, mon cher Porel, vous allez en Hollande
Pour voir les beaux tableaux et goûter le skidam,
Et, de plus, vous voulez que je vous recommande,
Vos compagnons et vous, aux bourgeois d'Amsterdam!

Mais ils m'ont oublié, peut-être, au pays libre;
Je n'y suis pas allé depuis plusieurs hivers.
Peut-être n'ont-ils plus un souvenir qui vibre
Pour le poète errant qui leur a dit ses vers?

Non! Dans leur sympathie ils m'ont dû garder place,
Car ils ne savent pas la donner à moitié.
On conserve longtemps un beau fruit dans la glace;
Les gens des climats froids sont de chaude amitié.

Et puisque vous avez cette aimable pensée
De vouloir que mes vers vous présentent là-bas,
Dites bien tout d'abord à la foule empressée
Que mon cœur se souvient des nobles Pays-Bas;

Du pays généreux qui ne sait pas proscrire,
Qui s'ouvre à tout martyr, à tout persécuté,
Où chaque citoyen, dès l'enfance, respire,
Avec le vent marin, l'air de la liberté,

Et qui, si l'ennemi, par conquête ou par ruses,
Revenait, comme au temps de Tromp et de Ruyter,
Une deuxième fois ouvrirait ses écluses
Et rendrait à la mer le sol pris à la mer;

De l'honnête pays, où, dans chaque famille,
Dans chaque intérieur, toujours propre et décent,
On voit autour de soi tant de bonté qui brille
Que la chaleur du cœur vaut le soleil absent;

Du verdoyant pays, où, sous ses voiles blanches,
Le navire, au milieu des champs, paraît glisser,
A tel point que, prenant ses vergues pour des branches,
Les oiseaux quelquefois viennent pour s'y poser,

Où les moulins à vent, comme des camarades,
Semblent se faire entre eux un alerte signal,
Où l'on peut rencontrer, pendant ses promenades,
A chaque coin de route un tableau de Ruysdael;

Enfin, de ce pays que l'Art et la Pensée
Plus que tous ses trésors rendent illustre et grand,
Et qui vous voit passer dans sa gloire passée,
Esprit de Spinoza, palette de Rembrandt!

— Dites-leur bien cela de la part du poète
Que chez eux, avec tant de grâce, ils ont admis;
Puis, quand ma gratitude aura payé sa dette,
Regardez devant vous... C'est un public d'amis!

Vous les reconnaissez à leurs figures franches;
Vous les vîtes cent fois gravés ou copiés.
Ils n'ont plus, il est vrai, les collerettes blanches
Qui parent, chez Van Ryn, les syndics des Drapiers,

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

DIZAINS

I

BRUNE

Sur le terrain de foire, au grand soleil brûlé,
Le cirque des chevaux de bois s'est ébranlé
Et l'orgue attaque l'air connu : « Tant mieux pour elle ! »
Mais la brune grisette a fermé son ombrelle,
Et, bien en selle, avec un petit air vainqueur,
Elle va se payer deux sous de mal de cœur.
Elle rit, car déjà le mouvement rapide
Colle ses frisons noirs sur son front intrépide,
Et le vent fait flotter sa jupe et laisse voir
Un gai petit mollet, en bas rouge à coin noir.

II

BLONDE

D'un blond pâle, au profil de sainte de vitrail,
Assise à sa fenêtre et toujours au travail,
Et sans lever le nez, même au bruit des voitures,
Elle se perd les yeux sur des miniatures.
C'est au rez-de-chaussée, et les yeux du passant
Devinent, rien qu'à voir le mobilier décent
Mais très pauvre, et le feu de coke dans la grille,
Combien la jeune artiste — elle restera fille —
A de mal à gagner le pain de sa maman,
Qui, lunettes au nez, dort sur un vieux roman.

III

ROUSSE

La blanchisseuse rousse, agile comme un singe,
Sur sa hanche enlevant son lourd panier de linge,

Saute dans l'omnibus, s'assied près du compteur,
Et commence à causer avec le conducteur.
L'ancien « sous-off » étant galant de sa nature,
Sait plaire; car longtemps la libre créature
L'écoute parler bas avec des yeux songeurs;
Et l'homme, s'adressant aux autres voyageurs,
Quand elle est descendue au bureau de Montrouge,
Dit, en clignant de l'œil : — « Belle fille, la rouge! »

IV

BLANCHE

Les ifs au vent d'hiver ont de tristes frissons.
La veuve accompagnant ses trois petits garçons,
En gris, le crêpe au bras, deuil des gens sans fortune,
Les emmène prier à la fosse commune.
Ce fut près du pompeux tombeau de marbre noir
D'un grand chocolatier, que je pus entrevoir
Ce doux visage avec des yeux couleur d'étoile;
Mais, tout à coup, le vent écarta son long voile
Et s'enfuit en faisant gémir les ifs tremblants.
La pauvre jeune mère! elle a les cheveux blancs.

V

Vraiment, je lui trouvais l'air honnête et gentil,
A ce petit corset, simple et svelte, en coutil;
Mais, hier, je ne l'ai plus revu dans la boutique.
Une enfant du faubourg, jolie et chlorotique,
L'a sans doute lacé sur ses mignons appas.
Et c'est attendrissant de penser, n'est-ce pas?
Qu'il enferme à présent le sein pur d'une vierge,
Ouvrière en journée ou fille de concierge,
Et que, songeant tout bas : « L'amour? Qu'est-ce que c'est? »
Un cœur battra bientôt sous le petit corset.

VI

Auprès de Saint-Sulpice, un spectacle odieux
C'est l'exhibition des marchands de bons dieux.
Je suis chrétien, d'accord, mais non pas idolâtre,
Et j'ai pris en horreur ces bonshommes de plâtre,
Peints d'un rouge canaille et d'un bleu de coiffeur :
La Vierge au cœur saignant et le divin Sauveur,
L'archevêque mitré, le martyr et sa palme,

Ils sont là tous, en rang d'oignons, l'air bête et calme,
Fixant sur vous des yeux par l'extase arrondis.
— Si c'était comme ça, pourtant, le Paradis?

VII

Avec un dur fracas de chaînes et de roues,
Passe près du trottoir le fardier blanc de boues;
Et l'on ne frôle point sans de petits frissons
Le chariot pesant, où, sur des paillassons,
Cube énorme, frémit une pierre de taille.
Six percherons aux pieds poilus, de haute taille,
D'un seul et rude effort traînent le bloc massif;
Et le Parisien se demande, pensif,
Lorsque ce monstrueux morceau de sucre passe,
De quel géant il doit sucrer la demi-tasse.

VIII

(Du temps que l'auteur rédigeait un feuilleton dramatique.)

Se reposer! Enfin ! Ne plus voir de « premières » !
Soigner un jardinet plein de roses trémières,

Tout là-bas, boulevard Montparnasse ; y manger,
En se sentant vieillir, un petit viager ;
Par les soirs clairs de juin, s'en aller en savates
Près de l'Observatoire, où sont les acrobates ;
Avoir le Luxembourg pour *Ultima Thule* ;
Et rester, cependant, dans ce coin reculé,
Par un vieux goût malsain de la littérature,
L'abonné d'un petit cabinet de lecture !

STATUE D'HOMME D'ÉTAT

C'était un bavard de talent très mince ;
Et, pendant trente ans, il avait été
Fameux à Paris, grand homme en province,
Ministre deux fois, toujours député.

Traité d'éminent et de sympathique,
Il avait trahi deux ou trois serments,
Ainsi qu'il convient dans la politique...
Bref, c'était l'honneur de nos parlements.

Il mourut. Sa ville — elle était très fière
D'avoir enfanté ce contemporain ! —
Dès qu'il fut enfin muet dans la bière,
Le fit sans tarder revivre en airain.

J'ai vu sa statue. Elle est sur la place
Où se tient aussi le marché couvert.
C'est bien l'orateur; son geste menace,
Et sa redingote est en bronze vert.

Mais les bons ruraux, vile multitude,
Vendant les produits du pays natal,
Sans y voir malice et par habitude,
Laissent leurs baudets près du piédestal;

Et, tous les lundis, quand les paysannes
Sous les piliers noirs viennent se ranger,
Le tribun d'airain harangue des ânes...
Et ça ne doit pas beaucoup le changer.



SUR

UN EXEMPLAIRE DE « L'EXILÉE »

ILLUSTRÉ DE DESSINS A LA PLUME
PAR UNE JEUNE FILLE

Le triste passé dont ces vers sont pleins
M'est trop douloureux pour que je l'exhume.
Pourquoi devant moi rouvrir ce volume
Et me rendre ainsi tous mes vieux chagrins?

Mais, comme du temps qu'on croyait aux saints
Les bons imagiers en avaient coutume,
Une main de femme orna, par la plume,
Ce missel d'amour de charmants dessins.

Livre où gît mon cœur, ta douleur gémie
N'a pas su jadis toucher mon amie ;
Que m'importe, hélas ! qu'on t'ait fait si beau ?

Mais l'injuste plainte est vite étouffée,
Et je m'attendris sur les doigts de fée
Qui jonchent de fleurs cet humble tombeau.

POUR UNE FIANCÉE

A Mlle ALICE G...

Elle était blonde comme vous,
Celle dont les yeux fins et doux
Me laissèrent l'âme blessée.
Pourtant mon cœur n'est pas jaloux
De vos bonheurs de fiancée.

Honte à ceux qu'aigrit la douleur !
Je n'ai rien d'elle qu'une fleur;
Mais quand un couple d'amants passe,
Je dis au bon Dieu : « Rendez-leur
En félicité ma disgrâce ! »

Bien qu'il soit de vous séparé,
Votre ami se sent désiré ;
Il est triste comme vous l'êtes.
Moi, j'ignore s'ils ont pleuré,
Les charmants yeux de violettes.

Qu'on vous aime comme j'aimais,
C'est le vœu que je me permets,
Le secret que je vous confie.
J'ai de la peine pour jamais ;
Soyez heureuse pour la vie !

TRÈS ANCIEN SONNET

Près du vitrail vermeil, où flotte
L'ombre des tilleuls du jardin,
Droite dans son vertugadin,
Brode la fière huguenote.

Le chat joue avec sa pelote.
— L'aiguille s'arrête; et soudain
Elle perd son air de dédain,
Se cache le front et sanglote.

C'est que, rouge encor du péché,
La belle comtesse a caché
Dans son sein, comme une relique,

Le dernier bouquet défleuri
Du petit page catholique
Qu'hier a chassé son mari.

CAPRICE ATTENDRI

Au paradis d'amour, mon enfant, je le sais,
On ne mord qu'une fois la pomme tentatrice;
Et nous portons tous deux l'ardente cicatrice
Du coup qui pour jamais, jadis, nous a blessés.

Mais pour ne plus avoir les espoirs insensés,
Il ne faut pourtant pas que tout bonheur périsse;
Nous savons le saisir encor dans un caprice,
Nous nous attendrissons une heure, et c'est assez.

[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

POUR UNE BLONDE INCONNUE

Je ne vous connais pas, mais pas le moins du monde.
Je ne sais rien de vous, pas même votre nom,
Pas même la couleur de vos yeux; rien, sinon
Que vous êtes jolie et que vous êtes blonde.

Ce caprice vous vint, pendant une seconde,
De vouloir de mes vers, et je n'ai pas dit : « Non. »
Vos cheveux sont l'aurore, et, pareil à Memnon,
Il faut qu'à ce lever de soleil je réponde.

Car en amour [illegible]
[illegible]
Ce sont les [illegible]

[illegible]
Aussi pour [illegible]
[illegible]

BALLADE

POUR DEUX DAMES QUI SONT AMIES

Arabelle est blonde, et Thérèse
Est brune avec des airs nerveux :
L'une est la tendre miss anglaise,
L'autre est la Grecque aux beaux cheveux.
Entre elles partageant mes vœux,
J'ose rêver de bigamies;
Car, pour être comme je veux,
C'est le secret des deux amies.



L'ÉVENTAIL

Dans le chaud boudoir de dentelle,
Je m'étais assis tout près d'elle ;
Et, seul, son éventail ancien
Me cachait sa bouche qui tente,
Fragile barrière irritante
Entre mon désir et le sien.

Le satin aux branches légères,
Où l'on avait peint des bergères
Dans un paysage d'azur,

Frais et souple comme une palme,
M'envoyait, de son rythme calme,
Un parfum enivrant et pur.

Elle s'en faisait un complice
Pour exaspérer mon supplice,
Et, lorsque je voulais oser,
D'un geste vif de la coquette
L'éventail, devenu baguette,
Châtiait l'offre d'un baiser.

Toute ruse était inutile.
Cette bagatelle subtile
Tenait de l'aile et du rayon,
Et voltigeant à gauche, à droite,
Évitait ma main maladroite
A cette chasse au papillon.

Qui sait comment finit la lutte?
A quelle adorable minute
Palpita-t-il à coups plus lents?...
Mais ma tête est sur ton épaule;
L'éventail a changé de rôle
Et rafraîchit nos fronts brûlants.

BILLET

Chérie, un excellent poète a dit un jour :
« Le meilleur du voyage est encor le retour. »
A coup sûr, j'ai passé de bien bonnes journées
Dans ce recoin perdu des vieilles Pyrénées.
Au petit trot léger d'un cheval béarnais,
J'ai couru ce beau val d'Ossau que tu connais ;
J'ai revu les hameaux avec leurs toits d'ardoise,
Les grands monts verdoyants sous un ciel de turquoise,
Et le haut pic de Ger, au soleil tout roussi,
Regardant par-dessus l'épaule du Gourzi.
Tu sais que c'est charmant de trotter près du Gave
Qui bondit en chantant sur les pierres qu'il lave,
D'aspirer cet air pur et de jeter des sous

Aux enfants en haillons qui courent devant vous.
Leurs sabots à la main, pieds nus, dans la poussière :
Et tu l'aimes aussi, la source hospitalière
D'où je viens, ayant bu la vie, et les poumons
Endurcis pour l'hiver au fort souffle des monts.
Oui ! j'ai passé là-bas de très bons jours : mais l'heure
Du départ, crois-le bien, fut pour moi la meilleure.
Monts géants, gaves purs, beaux arbres, ciel d'été,
En quittant tout cela, je n'ai rien regretté !
Car là-bas, bien plus loin que les collines bleues,
Tout là-bas, dans le Nord, à plus de deux cents lieues,
Je savais que j'allais retrouver ton amour;
Et, quand je suis monté, vois-tu, par un beau jour
De septembre, aux fraîcheurs déjà presque automnales,
Dans l'antique landau tout alourdi de malles,
Et lorsque le cocher a fait claquer son fouet,
Vers toi, mon cher amour, tout mon cœur refluait.
Car j'allais te revoir; car le vent de la plaine
D'avance m'apportait dans sa suave haleine
Ton baiser du retour qui sera si joyeux,
Et le grand ciel avait la couleur de tes yeux.
Tout semblait me parler de toi dans la nature;
Et, lorsque les chevaux de la vieille voiture
Secouaient les harnais de cuir sur leurs garrots,
Ta joie en m'espérant riait dans les grelots.

L'ASILE DE NUIT

Poésie dite par M. Coquelin aîné, à l'occasion du centenaire de la Société philanthropique, le 9 mai 1880.

Un soir, — ce souvenir me donne le frisson, —
Un ami m'a conduit dans la triste maison
Qui recueille, à Paris, les femmes sans asile.
La porte est grande ouverte et l'accès est facile.
Disant un nom, montrant quelque papier qu'elle a,
Toute errante de nuit peut venir frapper là ;
On l'interrogera seulement pour la forme.
Sa soupe est chaude; un lit est prêt pour qu'elle y do
L'hôtesse qui la fait asseoir au coin du feu,
Respectant son silence, attendra son aveu.

Car on veut ignorer, en lui rendant service,
Si son nom est misère ou si son nom est vice,
Et, dans ce lieu, devant tous les malheurs humains,
On sait fermer les yeux autant qu'ouvrir les mains.

J'ai vu. J'ai pénétré dans la salle commune
Où, muettes, le dos courbé par l'infortune,
Leur morne front chargé de pensers absorbants,
Les femmes attendaient, assises sur des bancs.
Que de chagrins poignants, que d'angoisses profondes
Torturent dans le cœur ces pauvres vagabondes,
Dont plusieurs même, avec un doux geste honteux,
Étreignent un petit enfant, quelquefois deux!
On m'a dit ce qu'étaient ces pauvres délaissées :
Ouvrières sans pain, domestiques chassées,
Et les femmes qu'un jour le mari laisse là,
Et les vieilles que l'âge accable, et celles-là
Dont la misère est triste entre les plus amères :
Les victimes d'amour, hélas! les filles mères,
Qui, songeant à l'enfant resté dans l'hôpital,
Soutiennent de la main le sein qui leur fait mal.
J'ai vu cela. J'ai vu ces pauvresses livides
Manger la soupe avec des sifflements avides,
Puis, lourdes de fatigue et d'un pas affaibli,
Monter vers ce dortoir, tous les soirs si rempli.

Mon regard les suivait, et, pour leur nuit trop brève,
Je n'ai pas souhaité l'illusion du rêve,
— Au matin, leur malheur en eût été plus fort ! —
Mais un sommeil profond et semblable à la mort.

Car dormir, c'est l'instant de calme dans l'orage;
Dormir, c'est le repos d'où renaît le courage,
Ou c'est l'oubli, du moins, pour qui n'a plus d'espoir.
Vous souffrirez demain, femmes, dormez, ce soir !

Oh! naguère, combien d'existences fatales
Erraient sur le pavé maudit des capitales,
Sans jamais s'arrêter un instant pour dormir!
Car la loi, cette loi dure à faire frémir,
Défend que sous le ciel de Dieu le pauvre dorme.
Triste femme égarée en ce Paris énorme,
Qui sors de l'hôpital, ton mal étant fini,
Et qui n'as pas d'argent pour sonner au garni,
Il est minuit. Va-t'en par le désert des rues!
Sous le gaz qui te suit de ses lumières crues,
Spectre rasant les murs et qui gémis tout bas,
Marche droit devant toi, marche en pressant le pas!
C'est l'hiver, et tes pleurs se glacent sur ta joue.
Marche dans le brouillard et marche dans la boue!
Marche jusqu'au soleil levant, jusqu'à demain,

Malheureuse! et surtout ne prends pas le chemin
Qui mène aux ponts où l'eau, murmurant contre l'arche,
T'offrirait son lit froid et mortel... Marche! marche!

Ce supplice n'est plus. L'errante qu'on poursuit
Peut frapper désormais à l'Asile de nuit;
Ce refuge est ouvert à la bête traquée,
Et l'hospitalité, sans même être invoquée,
L'attend là pour un jour, pour deux, pour trois, enfin
Pour le temps de trouver du travail ou du pain.

Mais la misère est grande et Paris est immense;
Et, malgré bien des dons, cette œuvre qui commence
N'a qu'un pauvre logis, au faubourg, dans un coin,
Là-bas, et le malheur doit y venir de loin.
Abrégez son chemin, fondez un autre asile,
Heureux du monde, à qui le bien est si facile!
Donnez! Une maison nouvelle s'ouvrira.
Femme qui revenez, le soir, de l'Opéra,
Au bercement léger d'une bonne voiture,
Songez qu'à la même heure une autre créature
Ne peut aller trouver, la force lui manquant,
Tout au bout de Paris, le bois d'un lit de camp!
Songez, quand vous irez, tout émue et joyeuse,
Dans la petite chambre où tremble une veilleuse,

Réveiller d'un baiser votre enfant étonné,
Que l'autre, dans ses bras porte son nouveau-né,
Et que, se laissant choir sur un banc, par trop lasse,
Jetant un œil navré sur l'omnibus qui passe,
Elle ne peut gagner la maison du faubourg;
Car la route est trop longue et l'enfant est trop lourd !

Oh ! si chacun faisait tout ce qu'il pourrait faire !...

Un jour, sur ce vieux seuil connu de la misère,
Une femme parut, de qui la pauvreté
Semblait s'adresser là pour l'hospitalité;
On allait faire entrer la visiteuse pâle,
Quand celle-ci, tirant de dessous son vieux châle
Des vêtements d'enfant arrangés avec soin,
Dit :

« Mon petit est mort et n'en a plus besoin...
Ce souvenir m'est cher, mais il est inutile;
Partagez ces effets aux bébés de l'asile...
Car mon ange aime mieux — mon cœur du moins le croit —
Que d'autres aient bien chaud, pendant qu'il a si froid ! »

Noble femme apportant le denier de la veuve,
Mère qui te souviens d'autrui dans ton épreuve,

Grande âme où la douleur exalte encor l'amour,
Sois bénie!... Et vous tous, riches, puissants du jour,
Vous qui pouvez donner, ô vous à qui s'adresse
Cet exemple de simple et sublime tendresse,
Au nom des pleurs émus que vous avez versés,
Ne faites pas moins qu'elle et vous ferez assez!



AU JARDIN DU LUXEMBOURG

Cher et vieux Luxembourg ! — C'est vers cinquante-six
Que, dans les environs du palais Médicis,
S'étaient logés mes bons parents, dans la pensée
Que je serais ainsi tout proche du lycée
Dont alors j'étais l'un des mauvais écoliers;
Et le jardin royal, aux massifs réguliers,
Aux vastes boulingrins de verdure qu'embrasse
Le gracieux contour de sa double terrasse,
M'accueillit bien souvent, externe paresseux.
Parmi mes compagnons, j'étais déjà de ceux

Qui ne supportent pas la routine ordinaire
Et font sécher des fleurs dans leur dictionnaire;
Et, poète futur, quand les rayons derniers
Du soleil s'éteignaient sous les noirs marronniers
Et que je m'attardais, rêveur, au pied d'un arbre,
Il me semblait parfois que les dames de marbre,
Clotilde aux longs cheveux, Jeanne écoutant ses voix,
Et la fière. Stuart et la fine Valois,
Me jetaient des regards et me faisaient des signes.
Parfois encore, auprès de la maison des cygnes,
Quand les bateaux d'enfants, inclinant leurs agrès,
Fuyaient sur le bassin ridé par un vent frais,
Pour moi ces bricks mignons et ces frégates naines
Évoquaient l'Océan et les courses lointaines.
Ah! depuis ce temps-là, j'ai revu bien souvent
L'escadre en miniature enfuie au gré du vent,
Et bien souvent revu les belles dames blanches,
Dressant leurs sveltes corps sous l'épaisseur des branches;
Mais je sais maintenant combien il est amer
De chérir une femme et de tenter la mer,
Et songe que c'était un grand enfantillage
De désirer ainsi l'amour et le voyage!
L'amour! ce fut aussi sous tes rameaux flottants,
Jardin chéri, que j'ai tant souffert à vingt ans.
T'en souviens-tu, vieux banc sur qui j'allais l'attendre,

La petite blondine au regard fin et tendre
Par qui mon cœur naïf voulait se croire aimé ?
Quand je passe par là, dans certains jours de mai
Où l'haleine des fleurs semble plus odorante,
Je revis les bons jours de notre idylle errante.
J'habitais en famille, elle avait un jaloux,
Et souvent pour abris, vieux parc, ces rendez-vous,
Où l'amour me brûlait de ses ardeurs premières,
N'eurent que tes lilas et tes roses trémières.
Je n'obtenais, toujours au moindre bruit craintif,
Qu'une rapide étreinte et qu'un baiser furtif.
Pour effleurer son front de ma bouche affolée,
Il fallait profiter du tournant d'une allée
Et reprendre aussitôt l'air distrait et flâneur
Devant le vieux gardien avec sa croix d'honneur.
Mais nous avions vingt ans et c'était une fête !
Et cette éternité d'amour que le Prophète
Promet aux vrais croyants au sein du paradis,
Oui ! je la donnerais toute, je vous le dis,
Pour le moment si court, où, dans la Pépinière,
Avec sa caressante et mignonne manière,
Se serrant sur mon cœur, elle me demanda
Ce long baiser que seul a vu la Velléda.

O parc royal, tu vis finir sa fantaisie,

Et lorsque la douleur m'apprit la poésie,
— Car on ne sent tout son bonheur qu'en le perdant, —
C'est toi qui fus encor mon premier confident !
Triste enfant de Paris, né loin de la nature,
C'est grâce à ton charmant asile de verdure
Que je l'ai devinée et que je la connais;
C'est par toi que, jeune homme à la chasse aux sonnets,
Qui passais sans les voir près des joueurs de paume,
J'ai su que l'oiseau chante et que la fleur embaume.
Et sous tes noirs rameaux je reviens aujourd'hui
Chercher la rime rare ou le mot juste enfui,
Et dans les volontés du rêve je m'enfonce
A l'heure où le couchant saigne sous le quinconce
Et quand, pour le départ, roule au loin le tambour.

Pour toutes ces raisons, je t'aime, ô Luxembourg !
Car ma jeunesse, hélas ! depuis longtemps passée,
Sur ton sable a semé son cœur et sa pensée,
Et mes premiers baisers comme mes premiers vers
Ont pris leur libre essor sous tes vieux arbres verts.
A toi je suis lié par un secret arcane.
Et quand je reviendrai, vieillard traînant ma canne,
Par quelque doux matin d'un automne attiédi,
Sur tes bancs, au soleil, me chauffer à midi,
Promets-moi, vieux jardin, témoin de mon aurore,

Quelque déception que me réserve encore
La volupté qui blase ou la gloire qui ment,
Que, devant une amante au bras de son amant
Ou devant un rêveur qui va lisant un livre,
Le souvenir encor me rendra le cœur ivre
De ce qui l'enivrait en son doux floréal,
Et que je bénirai l'amour et l'idéal !

A PETŒFI

[illegible]
[illegible] Hongrie [illegible]
[illegible]

Comme en quittant la bonne et généreuse hôtesse
Qui lui fit place au feu dans la froide saison,
Un pauvre voyageur, pris soudain de tristesse,
Baise au front longuement l'enfant de la maison :

Ainsi nous, les Français, hôtes de la Hongrie,
Vers toi, des fleurs en main, nous sommes accourus,
Soldat-poète, ô fils si cher à ta patrie,
Qui pour elle chantas et pour elle mourus !

Oh ! brûler de génie et périr à la guerre,
Se dresser en airain et mourir sans tombeau !...
Mais je ne te plains pas et t'envie, ô mon frère !
Nul sort plus que le tien n'est héroïque et beau.

A l'endroit où, le nombre écrasant ton courage,
Tu mourus pour entrer dans l'immortalité,
Aujourd'hui, j'en suis sûr, pousse un rosier sauvage,
Poète de l'amour et de la liberté !

Un sauvage rosier où vit encor ton âme ;
Et, quand auprès de lui passent deux fiancés,
Sa fleur, que l'amoureux donne à la jeune femme,
Rend plus doux leurs serments et plus chauds leurs b

Et quand, par les beaux soirs, le rossignol s'y pose,
Le rossignol, ce libre et pur chanteur ailé,
Il est comme enivré du parfum de la rose
Et chante éperdûment sous le ciel étoilé.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Sur mon sein, ma mie aux yeux clairs
Met un bouquet de fleurs divines;
Et l'amour du pays aux fers
Me couronne le front d'épines.

Je vais, triste et joyeux, versant
Sur ma lyre, à travers l'orage,
Des fleurs et des gouttes de sang,
Des larmes d'amour et de rage!

II

A ETELKA

Vois le Danube, ô bien-aimée,
Étreignant cette île en son cours.
Telle, en mon cœur, ô mes amours,
Ta pure image est enfermée!

Vois, trempé dans le flot grondeur,
Ce rameau vert qui se balance;
Et laisse la verte espérance
Se glisser de même en mon cœur!

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Camarade, ceci ne te regarde pas !
Homme ! tu n'entends rien aux affaires de femmes.

Ne la jalouse pas et calme-toi, mon vieux.
Elle est, ainsi que toi, très brave, ma chérie.
Que mon bras soit utile à la noble Hongrie,
Bientôt, demain... Alors, tu la jugeras mieux.

Oui-da ! tu n'aimes pas les femmes... Mais la nôtre,
Lorsque retentira le cri de liberté,
Nous bénissant, voudra te ceindre à mon côté,
Et nous dira : « Soyez fidèles l'un à l'autre ! »

IV

L'HIVER

Quel temps ! Qu'a donc le vent pour siffler de la sorte ?
Le bassin du barbier danse devant la porte.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur !

L'artisan fend du bois au seuil de sa demeure ;
La bise geint plus fort que son marmot qui pleure.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur !

La sentinelle, ainsi qu'un homme qui s'irrite,
A grands pas emportés va devant sa guérite.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur !

L'étameur slave passe au loin, dans la campagne,
Et son nez est brûlant comme un piment d'Espagne.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur !

Et le Tzigane, hélas ! La bise souffle et crie,
Et lui claque des dents, sous sa tente pourrie.

Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur !

Quel temps ! Qu'a donc le vent pour siffler de la sorte ?
Le bassin du barbier danse devant la porte.



Qu'on est bien, dans cet abri sûr,
Près du poêle, à l'angle du mur!

V

LA TERRE

Comment mourra la terre? A force de chaleurs,
Ou bien par un hiver d'une rigueur trop forte?
Hélas! non. Elle doit geler au froid des cœurs,
Des cœurs qu'elle recouvre et de ceux qu'elle porte.

VI

LA FORGE

Mon cheval fauve est vite et sûr;
Sa crinière ondoie et rutile.
On dirait un astre, au ciel pur,
Qui file.

Maréchal, il lui faut, ce soir,
Quatre fers tout neufs, et pour cause.
Au grand galop, nous irons voir
Ma rose.

Ta forge aux vieux murs embrasés,
Ta forge, pleine d'étincelles,
Est bien moins ardente que ses
Prunelles.

Tu vois, rouge et brûlant, ce fer
Fondre et s'amollir sur l'enclume.
Tel mon cœur fond, quand son œil clair
S'allume.

VII

SCÈNE DE TSARDA *

Il est tard. La tsarda penche sur l'eau son mur,
Mais ne peut s'y mirer, tant la rivière est sombre.

* Taverne.

Le bac reste immobile, à la chaîne, dans l'ombre.
Le monde se repose et le ciel est obscur.

Quel bruit dans la tsarda ! Chants et cris à la ronde.
Le cymbalum frissonne et retentit sans fin.
« Eh ! l'hôtesse ! Fleur d'or ! Apporte-nous du vin,
Vieux comme mon aïeul et chaud comme ma blonde !

« Allons, Tsigane ! Ici tout de suite, et dansons !
Que la danse me brûle à son ardente flamme !
Je veux perdre en sautant mon argent et mon âme.
Donc, tu vas nous jouer tes plus folles chansons. »

Mais on frappe à la vitre. — « Holà ! qu'on se dégrise !
C'est un vacarme affreux. Mon maître veut dormir. »
— « Qu'il aille au diable !... Et toi, Tsigane, fais frémir
Ton archet, fallût-il te donner ma chemise ! »

On frappe de nouveau. C'est un enfant. — « Pitié !...
Un peu plus bas !... Ma mère est malade... ma mère ! »
On fait : « Chut ! » au Tsigane, on boit le fond du verre,
Et tous les gars s'en vont sur la pointe du pied.

VIII

CHANSON POPULAIRE

J'ai bu deux flacons de vin vieux.
Dans le village, au clair de lune,
Je danse en diable furieux.

Un cruel souci m'importune.
Gai, gai, Tsigane ! Un air joyeux,
Sous la fenêtre de ma brune.

La chère étoile, je l'aimais !...
L'étoile file et l'amour vole.
Elle aime un autre désormais.

Gai, Tsigane ! Une chanson folle,
Afin qu'elle ignore à jamais
Que sa fausseté me désole.

IX

VŒU

Le Ciel m'a dit : « Choisis ta mort ; elle est prochaine. »
J'ai répondu : « Seigneur... En automne, un jour pur,
Devant les arbres d'or frissonnant dans l'azur...
Et qu'un oiseau tardif chante encor dans un chêne !

« Ainsi que la nature à l'arrière-saison,
Oh ! que je sente, avant qu'elle ne me saisisse,
Venir tout doucement la mort, et que je puisse
Chanter, comme l'oiseau, ma suprême chanson.

« Puis, quand sera venu le moment de me taire,
Approche alors, et clos mes lèvres d'un baiser,
Tendre et cher cœur sur qui j'ai pu me reposer,
Mon adorée, ô la plus belle sur la terre !

« Mais non ! non !... Ce n'est pas, Seigneur, mon dernier vœu.
Un beau jour de printemps, de guerre et de furie,

Avec des fleurs de sang émaillant la prairie ;
C'est la mort que tu dois m'accorder, ô mon Dieu !

« La mort le sabre au poing ! Oui ! la mort violente.
Quand le clairon se mêle au chant du rossignol,
Que mon âme, en avril, prenne son libre vol,
Que de mon cœur jaillisse une rose sanglante !

« Et, lorsque mon cheval à bas m'aura jeté,
Oh ! viens et ferme alors ma bouche avec ta bouche,
Toi que j'aimai toujours d'amour âpre et farouche,
Chaste fille du Ciel, sublime Liberté ! »

L'AMIRAL COURBET

Strophes dites par M. Paul Mounet, de l'Odéon,
à l'assemblée générale de la Société centrale de sauvetage
des Naufragés, le 12 mai 1886.

Quinze ans avaient passé depuis l'époque sombre,
O France, où ton effort succombant sous le nombre,
L'honneur seul avait survécu !
Et, depuis les jours noirs de l'effroyable épreuve,
Tes soldats n'avaient plus qu'une bannière neuve,
Le triste drapeau du vaincu;

Et, quand un régiment passait, musique en tête,
Avec son étendard datant de la défaite,
Nous nous rappelions nos revers,

Et nos chers vieux drapeaux, si criblés par les balles,
Que, lorsque les gonflait le vent par intervalles,
On voyait l'azur au travers.

Et nous disions : « Drapeaux d'hier, drapeaux sans joie !
Qu'il vienne donc enfin, le Chef qui vous déploie
En plein soleil, sous le ciel bleu ;
Et, commandant d'escadre ou général d'armée,
Qu'il vous donne, parmi la poudre et la fumée,
Le noble baptême du feu ! »

Il vint. Après quinze ans de deuil et de nuit noire,
Il nous fit tressaillir, encore, au mot : « Victoire ! »
Courbet, grand et vénéré nom !
Il vint. Il apparut et disparut trop vite ;
Et sa gloire brilla pour s'éteindre, subite,
Ainsi que l'éclair d'un canon.

Ce qu'il fut ? Un marin ; — un marin, c'est-à-dire
L'homme qui n'est heureux qu'en mer, sur le navire
Qui peut devenir son tombeau ;
L'homme qui, pour servir son pays, sacrifie
Et risque, chaque jour, à chaque instant, sa vie...
Un marin ! — Et rien n'est plus beau !

Il eut ces deux amours : la patrie et l'espace.
Certe ! il est grand. Partout où son escadre passe,
C'est pour l'honneur du pavillon ;
Partout où l'ont porté la voile et la machine,
Il laisse, le marin fameux des mers de Chine,
De la gloire dans son sillon.

Mais il meurt... Tu n'es pas heureuse, ô pauvre France !
Après Chanzy, Courbet ! Deux fois, ton espérance
Se perd dans un lugubre deuil.
Tu suis des yeux, là-bas, ton héros qui navigue...
Il est mort au devoir, il est mort de fatigue ;
Le *Bayard* rapporte un cercueil !

Battez aux champs pour lui, tambours couverts de voiles !
Car, quand il conduisait, la nuit, sous les étoiles,
Ses cuirassés de premier rang,
Son rêve, j'en suis sûr, était bien autre chose
Que couler une jonque ou que bloquer Formose ;
Son espoir était bien plus grand.

O Courbet ! âme pure et de vertus nourrie,
Français qui sur les mers fis flotter ta patrie,
Gardien du drapeau relevé,

N'est-ce pas, Amiral vainqueur, grand chef austère,
Que tu te préparais pour la meilleure guerre
Et pour le bon combat rêvé ?

Nous le comprenons bien en te rendant hommage !
Nous faisons parmi nous multiplier ton image
Dans l'indestructible métal :
Nous te plaçons parmi les hommes les plus rares...
Pourquoi n'avoir, hélas ! que quelques mots barbares
A graver sur ton piédestal ?

Ah ! quand se dressera ta figure guerrière,
Telle qu'on la voyait sur le gaillard d'arrière,
Debout dans le grand vent amer,
Sans rhétorique creuse et longtemps débattue,
Écrivons simplement ces mots sous ta statue :
« Il aima la France et la mer. »

Avril 1886.



L'ÉTOILE DES BERGERS

I

Quand, dans la froide nuit, au ciel,
Dont les champs infinis s'azurent,
Passa l'étoile de Noël,
De pauvres bergers l'aperçurent.

Laissant là chèvres et moutons,
Prenant crosses et sacs de toile,
Ils dirent aussitôt: « Partons! »
Et suivirent l'errante étoile.

Les autres, amis du repos,
Les prudents et les économes,
Rirent, en gardant leurs troupeaux,
De la démence de ces hommes.

Quand ils revinrent, étonnés,
Contant comme un fait véritable
Que l'astre les avait menés
Voir un enfant dans une étable,

Des voleurs avaient, à ces fous,
Pendant leur absence funeste,
Pris bien des brebis, et les loups
Dévoraient déjà tout le reste;

Et l'on se moqua beaucoup d'eux.
Garder son bien, voilà l'utile,
Pourquoi donc courir, hasardeux,
Après une étoile qui file?

Mais souffrir et n'avoir plus rien
Contentait ces humbles apôtres:
Le peu qui leur resta de bien,
Ce fut pour le donner aux autres.

Fidèles au divin signal
Qu'ils avaient suivi sans rien dire,
Ils rendaient le bien pour le mal
Et pour une insulte, un sourire.

La nuit, près du fleuve, en secret,
Ils chantaient en chœur sous les saules,
Et quand un agneau s'égarait,
Le rapportaient sur leurs épaules.

Bons, ils pardonnaient au méchant,
Et, par un merveilleux mystère,
Régénéraient, en la touchant,
La courtisane ou l'adultère.

Et les autres bergers, pleins d'or,
Dont l'avarice méprisable
Creusait, pour y mettre un trésor,
Des trous dans la chaleur du sable,

Avaient des haines d'envieux
Pour ces pauvres de haute mine,
Qui gardaient au fond de leurs yeux
Un peu de l'étoile divine.

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Voir triompher autour de soi
Le laid, l'imbécile et l'injuste;
— Et sentir plus ferme sa foi
Et sa volonté plus robuste...

Artiste, d'un rêve obsédé,
Ou pauvre homme à la chair fragile,
Va! par une étoile guidé,
Comme un berger de l'Évangile.

Va! sourd à l'intérêt vénal,
Va! loin des faux dieux qu'on encense,
Vers le Bethléem idéal,
Vers la beauté, vers l'innocence.

Et si quelque gouffre effrayant,
Que ton imprudence te voile,
T'engloutit, meurs en souriant,
Les yeux fixés sur ton étoile!

ARRIÈRE-SAISON

RUINES DU CŒUR

Mon cœur était jadis comme un palais romain,
Tout construit de granits choisis, de marbres rares.
Bientôt les passions, comme un flot de barbares,
L'envahirent, la hache ou la torche à la main.

Ce fut une ruine alors. Nul bruit humain.
Vipères et hiboux. Terrains de fleurs avares.
Partout gisaient, brisés, porphyres et carrares ;
Et les ronces avaient effacé le chemin.

Je suis resté longtemps, seul, devant mon désastre.
Des midis sans soleil, des minuits sans un astre,
Passèrent, et j'ai, là, vécu d'horribles jours;

Mais tu parus enfin, blanche, dans la lumière,
Et, bravement, afin de loger nos amours,
Des débris du palais j'ai bâti ma chaumière.

L'AVEU

Tu n'as pas toujours été sage,
Toi dont le cœur bat sur mon bras.
Pour plus d'un amant de passage,
Tu souris et tu soupiras.

D'une voix honteuse et farouche
Tu me l'as dit, par un soir bleu ;
Mais ma bouche a fermé ta bouche
Que purifiait ton aveu.

J'avais prévu ta confidence,
J'avais deviné ton roman,
Fille du peuple sans prudence
Et qui n'avais plus de maman.

En Mai, sous le maigre feuillage,
Chantaient les moineaux de faubourgs.
N'est-ce pas? le vague ennui, l'âge?...
Je connais ces tristes amours.

Mais le cœur sur qui tu te serres,
Ayant souffert, sait excuser;
Et je vois dans tes yeux sincères
Que j'ai ton vrai premier baiser.

De nous deux, c'est toi la meilleure,
Puisque tu sais aimer le mieux;
Regarde, mon enfant, je pleure,
Moi si blasé, moi déjà vieux!

Par la tendre et simple manière
Dont tu m'avouas ton passé,
Je te dois ma larme dernière,
Et par elle, il est effacé.

PRINTEMPS PERDUS

Hélas! pourquoi si tard t'ai-je donc rencontrée,
Rose de mon automne, ô mignonne adorée?
Pourquoi, pourquoi si tard ?... Je songe bien souvent
Que jadis, moi, jeune homme, et toi, petite enfant,
Nous étions des voisins, et que, sans nous connaître,
Moi mûr trop tôt, et toi venant presque de naître,
Nous habitions tous deux dans ce coin de Paris
Où, maintenant, ayant déjà des cheveux gris,
Vieux garçon tout surpris de ma bonne fortune,
Le long des boulevards déserts, les soirs de lune,
Je vais en te serrant le bras, silencieux,
Et m'arrête parfois pour te baiser les yeux.

C'est ainsi, cependant, ô ma chère petite !
Le logis où, depuis plus de quinze ans, j'habite,
Est près de la maison dans laquelle, jadis,
Pauvre et naïve enfant du peuple, tu grandis.
Toi, qui, par la chaleur de tes lèvres si douces,
As fait sur mon vieux cœur fleurir de jeunes pousses,
— Tel au soleil d'Octobre un arbre faubourien, —
Près de moi, tu vivais; — et je n'en savais rien !...
Dire que j'ai souvent mené ma flânerie,
Par les soirs de printemps bons pour la rêverie,
Dans la paisible rue aux jardins odorants
Où tu m'as confié que logeaient tes parents ;
Et que cette gamine aux pieds fins, droite et maigre,
Qui sautait à la corde, en criant : « Du vinaigre ! »
Et qui s'interrompait avec un peu d'humeur
Pour laisser le passage au distrait promeneur,
C'était peut-être toi vers ta dixième année,
Toi que j'ai cent fois vue et jamais devinée !...
La cruelle pensée !... Et dire que plus tard,
Dans ce même quartier, sur ce long boulevard,
Où, par les nuits de Juin, par les nuits étoilées,
Le petit monde prend le frais sous les allées,
Nous nous sommes croisés, sans doute, plus d'un soir,
Moi, rêveur absorbé qui regardais sans voir,
Toi, fille de seize ans, mise en apprentissage,

Qui rentrais à la hâte et voulais rester sage;
Et dire que jamais, alors, nos yeux n'ont lui,
Moi, m'écriant : « C'est elle ! » et toi, disant : « C'est lui !... »

Telle est la vie. On marche, on va, — quelle injustice ! —
Sans qu'un seul battement de cœur vous avertisse
Du bonheur qu'on coudoie et qu'on laisse passer.
Mais le hasard n'a pas voulu nous fiancer,
Et nous avons tous deux, dans l'exil, dans l'absence,
Perdu, moi, ma jeunesse, et toi, ton innocence.
Lorsque enfin sur mon sein ton front s'est reposé,
Le sort t'avait meurtrie et j'étais bien blasé,
Et je t'ouvris mes bras, ô ma simple maîtresse,
Comme un port en ruine à la barque en détresse !
Ah ! certes, notre amour automnal nous est cher.
Tout ce que notre vie a d'impur et d'amer,
Nous l'oublions. La paix heureuse est dans notre âme.
Jamais tu ne sauras assez, ô chère femme,
Qui parfumes mon cœur d'un dernier sentiment,
Combien je me sens bon, combien tendre et clément,
Quand je t'ai près de moi, douce, triste et jolie !
Mais il est, vois-tu bien, plein de mélancolie,
Le souvenir, qu'en vain je cherche à réprimer,
De ces printemps perdus à ne pas nous aimer.

MINUTE SENTIMENTALE

Amour plus que beauté me touche,
O ma mignonne, et j'aime mieux,
Bien mieux, ton regard que tes yeux,
Et ton sourire que ta bouche !

Pour tout le monde, c'est certain,
Ta bouche est enfantine et ronde,
Et tes yeux sont, pour tout le monde,
Bleus comme le ciel du matin.

Mais pour moi seul, tu me le jures,
Brilla ce regard attendri;
Pour moi, pour moi seul, ont souri
Si doucement ces lèvres pures!

Avant de m'avoir pour amant,
A d'autres tu semblais jolie;
Mais par moi tu fus embellie
De la beauté d'un sentiment.

SON CHARME

Au premier regard, elle plaît,
Ma fine blonde au teint de rousse;
Mais, seul, je sais combien elle est
Silencieuse, tendre et douce.

L'air anglais et mise avec goût,
La taille svelte et gracieuse,
Elle est exquise, mais surtout
Tendre, douce et silencieuse.

Ses yeux clairs sont de purs émaux,
Et mon désir s'y laissa prendre;
Mais son vrai charme est dans ces mots :
Douce, silencieuse et tendre.

TACHES DE SON

Sur ta peau si tendre et si lisse,
Dont ma bouche sait la douceur,
Le soleil d'été, par malice,
A mis des taches de rousseur.

C'est tous les ans la même chose;
Et l'on dirait qu'il veut laisser
Sur ton radieux teint de rose
Une trace de son baiser.

Mais j'aime tout de ce que j'aime;
Et ton front, si frais et si doux,
M'attire davantage même
Constellé de quelques points roux.

Quand à mes lèvres tu le portes
D'un geste amoureux, je crois voir
La neige d'or des feuilles mortes
Sur le ciel vermeil d'un beau soir.



CRÉPUSCULE

Ainsi qu'un malheureux, le corps frileux et gourd,
Tâche de se chauffer en soufflant sur des braises,
L'amer couchant d'Octobre, au lointain du faubourg.
A fait flamboyer ses fournaises.

Dans les squelettes noirs des arbres nus et droits,
Le vent du soir, tout bas, parle d'une voix rauque ;
Un archipel d'îlots couleur de feu, mais froids,
Nage dans la paix du ciel glauque.

Combien de fois déjà par des soirs tout pareils
Où l'esprit sur lui-même en souffrant se replie,
L'adieu rouge et glacé des suprêmes soleils
M'a versé sa mélancolie!

Combien de fois ce vent aux sinistres soupirs
Dont le gémissement se glisse sous les portes,
A fait devant mes yeux tourner mes souvenirs
Dans la valse des feuilles mortes!

Automne nostalgique, automne évocateur,
Qu'ils me font mal, tes ciels, qu'un dernier rayon moire,
Tes purs et tristes ciels, froids comme la douleur,
Et profonds comme la mémoire!

LE BAISER

Je ne fus heureux — pas souvent —
Que par le baiser, je l'avoue.
J'aimais les lèvres sur ma joue,
Quand j'étais un petit enfant.

Le baiser seulement me touche;
Ma jeunesse et mon âge mûr
L'ont cherché, libertin ou pur,
Et l'on me baisa sur la bouche.

[illegible]
La saison d'amour est finie.
A l'heure de mon agonie,
Qui me baisera sur le front ?



FLUX ET REFLUX

I

La nuit tombe et la mer descend.
Ma chère âme, allons sur la grève,
Auprès du flot retentissant!

Le doute m'assaille sans trêve.
M'aimes-tu vraiment? J'ai rêvé
Que ta tendresse serait brève.

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]

La [illegible] et la [illegible]

II

Le jour grandit et la mer monte,
Allons courir sur les galets!
Comme le ciel est pur! Sois prompte.

Plus d'un bateau plein de filets
S'en va, le long du quai qu'il frôle,
Vers les horizons violets.

Serre-toi contre mon épaule,
Et, le cœur joyeux, allons voir
La vague écumer sur le môle!

Que j'étais injuste, hier soir;
Je doutais de toi, ma chère âme!
Ce bleu matin me rend l'espoir.

Ton passé cruel, pauvre femme,
Nos larmes d'amour l'ont lavé,
Comme est ce rocher par la lame.

Vois! Le bon soleil s'est levé.
Aimons-nous sans crainte et sans honte,
Notre bonheur est retrouvé!

Le jour grandit et la mer monte.



Dessin de François Flameng. Gravé par Boutelié

Toast champêtre

Le déjeuner ! On est servi dans le jardin
Sous la tonnelle basse, auprès du jeu de boules.

L. HÉBERT ÉDITEUR

[illegible]



TOAST CHAMPÊTRE

Mai, qu'avait jusqu'alors désolé le vent aigre,
Mai, frileux sous les fleurs, en habit de vinaigre,
S'était enfui. Joyeux, dans le ciel enchanté,
Le chaud soleil de Juin proclamait : « C'est l'été ! »
Celle qui connaît bien mon sentiment pour elle
Choisit sa robe claire et sa plus fraîche ombrelle,
Et, pour le beau pays de forêts et d'étangs
Qui cache nos amours depuis quelques printemps,
De grand matin, heureux de vivre, nous partîmes.
Les poiriers du chemin sont nos amis intimes

Quand, dans la carriole au vieux cheval boiteux,
Nous passons, les rameaux murmurent : « Ce sont eux! »
Et, grise de plein air et de grand paysage,
Ma mignonne leur prend des feuilles au passage.
Rien n'a changé. Voici l'auberge! Sur le seuil,
Le vieux chien du logis vient pour nous faire accueil;
Notre chambre est la même. En ouvrant la fenêtre,
La même saine odeur de forêt nous pénètre.
Voici le pied tronqué de l'orme qu'on scia;
En face, dans le parc, le même acacia
Répand, comme jadis, son odeur printanière.
J'entends le loriot comme la fois dernière,
Et songe : « Le bonheur qui se peut retenir
Est tout dans l'habitude et dans le souvenir. »

Cependant, ma petite amie, — oh! comment dire
Le charme tendre et fin de son joli sourire? —
Bien contente, elle aussi, dans ce coin retrouvé,
A ri, comme autrefois, du portrait mal gravé
Du pauvre Monsieur Thiers en toupet ridicule;
Elle a mis son chapeau fleuri sur la pendule,
Oté ses gants de Suède, et puis, ayant pensé,
Tout à coup, qu'on ne s'est pas encore embrassé,
Elle s'approche, avec son air sainte-n'y-touche,
Et pose lentement sa bouche sur ma bouche.

Quelle minute!...

Un cri nous appelle soudain :
Le déjeuner! On est servi dans le jardin,
Sous la tonnelle basse, auprès du jeu de boules.
On court se mettre à table en effarant les poules.
Victoire encor! Rien n'a changé! Tout est pareil!
Voici le gai vin blanc qu'il faut boire au soleil
Et dont la courte ivresse en rires se dissipe,
Le lourd couvert d'étain et de terre de pipe,
Dont un joyeux rayon fait vibrer les couleurs,
Et des cerneaux tout frais dans une assiette à fleurs.

... Puisqu'après ce repas nous faisons une pause
Et que mon verre est plein, effeuilles-y la rose,
Ma chère, que tu fais tourner entre tes doigts;
Car je veux boire au nid de nos amours! Je bois
Au clocher du village, orné d'un coq de fonte,
Qui, depuis cinq printemps, — à mon âge, on les compte, —
Le long des jeunes blés, pleins d'oiseaux et de chants,
Nous a vus tant de fois faire un bouquet des champs!
Je bois aux toits moussus, où, comme nous fidèles,
Reviennent, chaque été, les bonnes hirondelles!
Je bois aux verts fourrés de ronce et de genêt,
Où l'écho semble aimer ta voix qu'il reconnaît!

Je bois aux vieux témoins de nos gaîtés champêtres,
Aux fleurs dans les grands prés, aux fraises sous les hêtres,
A la forêt où chante au lointain le coucou,
Aux sentiers dans lesquels, te baisant sur le cou,
Je t'étreins brusquement pour te dire : « Je t'aime ! »
Enfin, je bois au cher pays, toujours le même,
Où, depuis ce matin, nous sommes de retour,
Chère, et qui n'a pas plus changé que notre amour !

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

La [illegible]

Et nous [illegible]

Sur nos [illegible]

Mets un de tes chers bras au cou de ton ami ;
Traversons, enlacés, le village endormi ;
Et, comme nous voulons, dans la campagne verte,

Dès l'aurore, demain, reprendre notre vol,
Nous laisserons, ce soir, la fenêtre entr'ouverte,
Pour être réveillés au chant du rossignol !

RÊVE FLEURI

Ma chère, tu cueillais, en riant aux échos,
Des gerbes de bleuets et de coquelicots
O journée en plein air, adorable et trop brève !
Et, dans le large lit d'auberge où j'ai dormi,
En sentant, près du mien, battre ton cœur ami,
Pendant toute la nuit, j'ai vu des fleurs en rêve.



CONFIANCE

Souvent, libertin lassé de mon rôle,
J'ai feint un amour à peine éprouvé.
Mais tu m'as guéri, mais je suis sauvé,
Depuis que je dors sur ta jeune épaule.

C'est un sentiment si frais et si pur,
C'est comme une fleur dans mon âme éclose,
Lorsque, tendrement, ma tête repose
Sur ton humble cœur, dont je suis bien sûr.

Je vieillis, j'ai fait deux tiers du voyage.
Mais si, quelquefois, j'en suis attristé,
Cela passe vite, ainsi qu'en été
Glisse sur les champs l'ombre d'un nuage;

Car j'ai mon bonheur sincère et permis,
Car je suis certain, ô chère maîtresse,
Que bientôt, hélas! quand fuira l'ivresse,
Nous serons encor de bons vieux amis...

Et c'est pour jamais! Et, chauds et fidèles,
Mes derniers désirs vont vers ton amour,
Comme, dans le ciel d'un dernier beau jour,
S'attarde et tournoie un vol d'hirondelles.

LE BON LENDEMAIN

J'ai, de façon presque incongrue,
Bâillé dans le monde, hier soir...
Ma petite amie, allons voir
Les humbles passants dans la rue.

Le musc est un affreux parfum;
On m'a dit trop de platitudes...
Dans le faubourg aux odeurs rudes,
Écoutons les gens du commun.

J'ai vu des messieurs pleins de morgue
Et des dames raides d'empois...
Vois donc, sur les chevaux de bois,
Tourner le peuple au son de l'orgue !

J'ai fait un dîner trop truffé,
Qu'encore aujourd'hui je digère...
Vivent nos dînettes, ma chère,
Où je bois, assis, mon café !

Un bas-bleu, sorte de girafe,
M'accabla de pédants discours...
Écris-moi souvent, mes amours,
J'aime tes fautes d'orthographe !

Quand j'ai pu m'enfuir, plein de thé,
Il était une heure et demie...
Couchons-nous, ma petite amie,
Comme les oiseaux en été.

Là-bas, une coquette obèse
Croit que j'aspire à ses faveurs...
Ma svelte blonde aux yeux rêveurs,
Donne ta bouche qu'on la baise !

ACCIDENT D'HIVER

Il fait froid. Rentrons vite. Il fait froid. Les gamins
Achètent des marrons pour se chauffer les mains
Et courent, en frappant des pieds, comme en colère.
Dans le ciel bleu d'acier, un ciel de nuit polaire,
Le dur scintillement des étoiles s'accroît.
Les ruisseaux sont gelés. Rentrons vite. Il fait froid.
Tu me serres le bras bien fort, pauvre petite ;
Je te sens frissonner. Il fait froid. Rentrons vite,
Et montons l'escalier quatre à quatre... Grand Dieu !
Dans la chambre, on n'a rien préparé pour le feu.

Nous [illegible]
Au [illegible]
Gar[illegible]
Comme [illegible]
Et j'y [illegible]
C'est [illegible]
Voilà des am[illegible]
Nous nous [illegible]
Et nous parlons [illegible]
Oui ! mais je [illegible]
Qu'il fait meilleur. [illegible]
Je te serre en mes [illegible]
Je me réchauffe là. Tan[illegible]
Levant du bout du nez [illegible]
Je te donne un baiser, et me [illegible] — [illegible] —
Au travers de ta jupe étreint par [illegible]
Elle tiédit enfin, ta bouche jeune et pure.
Mes lèvres vont chercher ton cou dans la fourrure;
Contre mon cœur, ton cœur ému fait un sursaut;
Tu pousses un soupir... Dis donc, comme il fait chaud!



DERNIÈRE FLAMME

Oui ! j'ai changé souvent de maîtresse et d'amours,
Mais, chaque fois, j'ai cru que c'était pour toujours,
Et jusqu'à l'âge mûr j'ai connu la misère
De me duper moi-même, en me croyant sincère.
Ah ! dans cette heure exquise où le désir naissant
Et les parfums d'Avril troublent l'adolescent,
Heureux, heureux celui qui résout le problème
De n'aimer qu'une fois, d'aimer toujours la même !
Il ne connaîtra pas, celui-là, le frisson
Qui — lorsque vient l'amour de l'arrière-saison,

Sentiment moins ardent, sensation moins vive, —
Soudain glace le cœur et fait douter qu'il vive...
C'est mon ancien regret, chère âme, et tu le sais,
Car bonheurs et chagrins de mes amours passés
Sont devenus des vers et j'en ai fait mon livre,
Misérable rêveur qui me regarde vivre !
Lorsque tu m'as choisi, tu savais bien, hélas!
Que ton bras s'appuyait sur un bras déjà las.
Quand, fixant sur mes yeux tes yeux d'esclave heureuse,
Tu me tendais la fleur de ta bouche amoureuse :
« Laisse-moi seulement t'aimer! » me disais-tu,
Et, j'en conviens, souvent mon cœur n'a pas battu,
Malgré tous mes baisers sur ton front incrédule.
Non! il ne battait point, — pareil à la pendule
Dont on a pour toujours arrêté le ressort,
Dans la chambre funèbre où quelque prince est mort.
Que j'ai souffert alors de ne pouvoir te rendre
Qu'un goût sentimental, qu'un peu d'amitié tendre;
Mais j'ai voulu t'aimer, parce que tu m'aimais!
Aujourd'hui, chère enfant, viens dans mes bras et mets,
Mets ton front sur mon cœur... Tu l'entends?... Il palpite!...
Lentement, lentement, mais chaque jour plus vite,
Ainsi qu'un voyageur par l'espoir soutenu,
Le lointain exilé, l'absent est revenu.
Mon Octobre frileux donne sa chrysantème.

Ton charme et ta constance ont triomphé. Je t'aime !...
Mon enfant, serre-moi bien fort entre tes bras
Et jure, oh ! jure-moi que tu l'entretiendras,
La flamme que ta jeune haleine a fait renaître !
Car c'est mon seul bonheur, ma seule raison d'être ;
Par elle seulement je suis poète encor.
Gardons, ô mon enfant, ce suprême trésor !
Veillons, ô ma plus chère et dernière maîtresse,
Sur ce foyer d'amour qu'alluma ta tendresse,
Comme un mineur perdu protège avec sa main
Le flambeau qui lui fait retrouver son chemin !

L'INCORRIGIBLE

Lorsque, vaincu d'un seul regard, je t'ai suivie,
Plus d'un m'a dit : — « Encore ? A quarante ans passés ! »
Soit. J'ai des cheveux gris aux tempes, je le sais ;
Mais ma soif de tendresse est loin d'être assouvie.

Celui-là qui me blâme, au fond du cœur m'envie.
Non ! je n'ai pas assez vécu, souffert assez,
Et je vaux mieux que vous, jeunes vieillards glacés,
Et l'amour est la grande affaire de la vie !

Non! je ne deviendrai jamais pareil à vous,
Dont quelques chaudes nuits font de calmes époux,
Et qui n'aimez qu'un temps, comme on jette sa gourme.

Regardons-les passer, ma mie, et plaignons-les,
Ces couples sans désirs, qui traînent leurs boulets,
Ainsi que des forçats sous le bâton du chiourme!

DÉSIR DE GLOIRE

J'ai vu des hardes surannées
Dans la boutique d'un fripier ;
Telle sera, dans peu d'années,
Ma pauvre gloire de papier.

On me lit. Soit. J'en ai des preuves :
On réimprime encor mes vers.
J'apprends, par les paquets d'épreuves,
Que mes lauriers sont toujours verts.

Mais, hélas! tout passe et tout lasse;
Les meilleurs et les plus fameux
A d'autres ont cédé la place,
Et l'on m'oubliera tout comme eux.

Tout bruit est vain et se dissipe,
Et fût-on, comme Béranger,
Reproduit en tête de pipe,
La Mode est femme et veut changer.

Songe au passé, deviens modeste,
O poète! et de tant d'efforts,
De tant d'œuvres, vois ce qui reste :
Des ruines! des arbres morts!

Parfois, pourtant, la branche sèche
A l'air de reverdir un peu;
Sur le mur ouvert d'une brèche
Grimpe un liseron rose et bleu,

Et quelques vers, une élégie,
Un sonnet, sauvés de l'oubli,
Dans l'herbier de l'Anthologie
Conservent leur charme pâli.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Et [illegible]
[illegible]
Qui [illegible]
[illegible]

Mais qu'une [illegible]
Qui te [illegible] ses amours.
— Car pour [illegible] malgré l'âge,
Tu seras [illegible] —

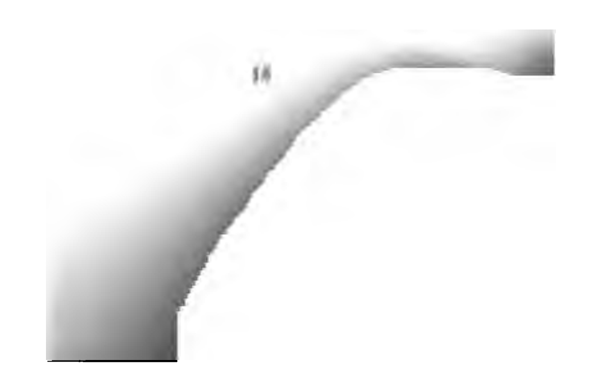
Ranimant en toi, pauvre vieille,
Le feu sous la cendre endormi,
Murmure, un jour, à ton oreille,
Un poème de ton ami.

Les seuls vers de lui qu'on connaisse,
Les seuls dont la tendre langueur
Émeuve encore la jeunesse
Et trouve un écho dans son cœur;

Alors, joyeuse et rassurée,
Tu me trouveras bien heureux
Que ma chanson soit murmurée
Par les lèvres des amoureux.

Ces vers, dont on garde mémoire,
Seront deux fois récompensés,
S'ils défendent un peu ma gloire,
Eux qui m'ont valu tes baisers.

Des larmes mouillant tes lunettes,
Tu te souviendras qu'autrefois,
Accompagné par les fauvettes,
Je te les disais dans les bois.



Ranimant en toi, pauvre vieille,
Le feu sous la cendre endormi,
Murmure, un jour, à ton oreille,
Un poème de ton ami,

Les seuls vers de lui qu'on connaisse,
Les seuls dont la tendre langueur
Émeuve encore la jeunesse
Et trouve un écho dans son cœur;

Alors, joyeuse et rassurée,
Tu me trouveras bien heureux
Que ma chanson soit murmurée
Par les lèvres des amoureux.

Ces vers, dont on garde mémoire,
Seront deux fois récompensés,
S'ils défendent un peu ma gloire,
Eux qui m'ont valu tes baisers.

Des larmes mouillant tes lunettes,
Tu te souviendras qu'autrefois,
Accompagné par les fauvettes,
Je te les disais dans les bois.

Caressant, de ta main légère,
Mon front posé sur tes genoux,
Combien tu me savais sincère!
Combien mes chants te semblaient doux!

Oh! qu'à son tour, la Renommée
Continue à les juger tels,
Et que, pour t'avoir tant aimée,
Je laisse des vers immortels!

FEUILLES VOLANTES

LA SYMPHONIE DE L'ATTENTE

INTRODUCTION

Avant d'écouter la musique,
Lecteur, rappelons-nous le temps
Où nous avions de nos vingt ans
L'adorable ivresse physique.

Rajeunissons; souvenons-nous
De la première amour conquise ;
Et nous revivrons l'heure exquise
Qui précède le rendez-vous.

Le feu brûle; c'est en Décembre.
On s'est assis, las de langueur,
Écoutant palpiter son cœur
Dans le calme ému de la chambre.

On est là, tenant dans sa main
Cette lettre qu'elle a touchée
Pour y mettre une fleur séchée,
Avec ces deux mots : « A demain. »

La lampe, au reflet pur et tendre,
Le thé prêt sur le guéridon,
Et surtout — madame, pardon ! —
Le lit voilé, tout semble attendre.

L'espoir charmant, le doute affreux,
Tour à tour vous donnent la fièvre.
On a soif; on se mord la lèvre.
— Oh ! qu'on souffre et qu'on est heureux !

Eh bien, de cette heure bénie,
Je voudrais, dans ces quelques vers,
Noter les mouvements divers
Ainsi qu'en une symphonie;

Et dire, en style musical,
Les sensations de l'attente,
Du premier soupir de l'andante
Au premier baiser du final.

ALLEGRO AGITATO

Dix heures bientôt. Qui donc la retarde?
C'est apparemment, à l'heure qu'il est,
Que dans son miroir elle se regarde,
En mettant ses gants ou son bracelet.

Jamais une femme à sortir n'est prête;
C'est un tas de riens mis dans le manchon,
C'est un dernier mot dit à la soubrette.
Et j'aurais grand tort d'avoir un soupçon.

Elle a bien promis de venir, et même
Son dernier billet répète : « A ce soir! »
Tout est bien. Voici le parfum qu'elle aime
A mettre, en partant, sur son fin mouchoir.

Pâlie, ayant eu froid dans la voiture,
Elle va paraître en manteau d'hiver
Dégageant sa fine odeur de fourrure,
Et viendra s'asseoir près du foyer clair.

A genoux, devant ses regards d'étoile,
Je prendrai ses mains, où court un frisson,
Et son souffle ayant gelé sur son voile,
Mon baiser fera fondre ce glaçon.

Puis, ayant quitté pelisse et voilette,
Elle s'en ira, d'un pas nonchalant,
Lisser ses cheveux devant ma toilette,
En robe ajustée et simple col blanc;

Et je serai là, suivant le sillage
De sa flânerie errant sans dessein :
Ainsi deux oiseaux dans le noir feuillage,
Ou deux cygnes purs sur l'eau d'un bassin.

La [illegible]
[illegible]

— Je songe aux [illegible]
Des premiers [illegible] de printemps.

Je lis et je relis sa lettre.
Si c'est fini, pourquoi promettre?

— Pourquoi, sur les fleurs du sillon,
Le vol changeant d'un papillon?

L'autre jour, elle était si tendre
Ce soir, elle me fait attendre.

— Hier, la mer était un miroir,
Elle est sombre et rugit ce soir

Elle sait que je suis fou d'elle
Et ne peut pas m'être [illegible]

— Des hirondelles de l'été
Mon mur ne fut-il pas quitté?

Il est dix heures et demie.
Tu n'es pas là, méchante amie!

Et l'aiguille marche à grands pas.
— Allons! elle ne viendra pas.

SCHERZO

Soit! je suis libre. Pour une
Qu'on perd, on en trouve vingt.
Elle est blonde, à moi la brune!
— Non! je voudrais qu'elle vînt.

Ma voisine n'est pas laide;
Demain, je lui fais la cour.
L'œil noir à l'œil bleu succède.
— Non! on n'a qu'un seul amour.

Je vais brûler sans colère
Les devises de bonbons
Que je rimais pour lui plaire.
— Que ses baisers étaient bons!

Au feu, portrait qui la flattes!
Au feu, mince tresse d'or,
Prise, une nuit, à ses nattes!
— Hélas! c'est tout mon trésor.

Sur elle, je vais écrire
Un sonnet impertinent.
Je suis joyeux, je veux rire;
— Mais je pleure maintenant.

— O Don Juan, sous la muraille,
Si ta sérénade ment,
Parfois, au motif qui raille,
Quel triste accompagnement!

FINAL

Onze heures! Je n'ai plus de doute;
La suprême espérance fuit.
Et, puérilement, j'écoute
Les fiacres passer dans la nuit.

J'ouvre ma porte et tends l'oreille
Aux bruits du dehors ténébreux,
Et chacun sous mon crâne éveille
Un écho sourd et douloureux.

Je suis triste comme la tombe!
Avec un fracas singulier
La porte cochère retombe,
Et des pas montent l'escalier.

On rentre partout : au troisième,
Au rez-de-chaussée, au second;
Mais je reste, écoutant, quand même,
La porte crier sur son gond.

Puis, brisé par l'inquiétude,
Je m'abandonne à la torpeur;
Et la mauvaise solitude
M'envahit l'âme et me fait peur.

Pourquoi même je désespère,
Je n'en sais plus rien, soucieux
Devant un portrait de grand-père
Qui semble remuer les yeux.

J'ai des minutes de folie;
Tout à l'heure, je me parlais
Dans ma glace, et la panoplie
M'attire avec ses pistolets.

— Mais la porte retombe encore.
J'entends comme un soyeux frou-frou
Qui gravit l'escalier sonore...
Non! il est trop tard. Suis-je fou?

Pourtant, quelle angoisse mortelle!...
— Mais on s'arrête à mon palier;
Ma clef vient de frémir... C'est elle!
Comme je vais tout oublier!

LES TOURLOUROUS

Quand je regardais la colonne,
J'étais très fier d'être Français *.
Je suis chauvin et loge auprès
De la caserne Babylone.

Le dimanche, lorsqu'il fait doux
Et qu'un ciel plus clément rayonne,
Je vais voir, vers midi qui sonne,
Sortir les petits tourlourous.

* A l'époque où ces vers furent écrits, la colonne Vendôme n'était pas encore reconstruite.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] promener par les [illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Ils [illegible] pour l'armée,
Peu de congés sur l'almanach.
Devant le marchand de tabac,
C'est un nuage de fumée.

Accents toulousains et cauchois
Se croisent, et les camarades
Ont, en se donnant des bourrades,
De bons gros rires villageois.

— Vous me blâmerez, gens austères,
Mais je ne puis pas oublier
Les vieilles charges d'atelier
Sur le compte des militaires.

Ces deux conscrits à l'air dadais,
Aux voix de jeune demoiselle
Et mal gantés de filoselle,
C'est bien Pitou, c'est bien Bridais.

Ce caporal, que je soupçonne,
Très fier de ses doubles galons
Et de ses moustaches, allons!
C'est bien Dumanet en personne.

— Mais, si je ne puis m'empêcher
Devant eux, d'abord, de sourire,
Presque aussitôt, je veux le dire,
J'en viens à me le reprocher.

Car Rancé ni saint Dominique
N'ont rien rêvé de plus cruel
Que n'est le sort habituel
De ce paysan en tunique.

Mon garçon, te voilà soldat.
Sur ton sac boucle ta gamelle,
Et vas user de ta semelle
Les grandes routes de l'État.

Prends-moi de rudes habitudes
Et deviens un homme de fer ;
Sue en été, gèle en hiver,
Sous le gros cuir et les draps rudes.

Sois soumis, sobre, chaste et doux,
Pioupiou sans galon sur ta manche,
Et, pour tes plaisirs du dimanche,
Contente-toi de quelques sous.

Et demain, que l'émeute braille,
Que la guerre éclate, en avant !
Et cours, la baïonnette au vent,
Du côté d'où vient la mitraille.

— C'est l'usage et l'état normal,
Et je n'y veux voir rien d'étrange,
Sachant que l'homme, quand il change,
Fait souvent plus laid et plus mal.

Pauvres garçons ! par l'esplanade
Et par les lointains boulevards,
Ils s'en vont, contents et bavards.
— Mes enfants, bonne promenade !

De ce pas que vous emboîtez,
Vous aurez fait vite une lieue,
Et, sous un bosquet de banlieue,
Vous boirez des vins frelatés.

Partez pour Grenelle et Montrouge,
Soit! mais n'en revenez pas gris;
Ou bien descendez dans Paris
Montrer votre pantalon rouge.

Contentez votre goût d'enfant
Pour les promenades très lentes,
En allant, au Jardin des Plantes,
Donner du pain à l'éléphant.

Si, par hasard, le temps se couvre,
Seuls ou deux par deux réunis,
Craintifs sur les parquets vernis,
Visitez les tableaux du Louvre.

L'arme au côté, le cœur en paix,
Un bon sourire sur la bouche,
Pour regarder le bateau-mouche,
Accoudez-vous aux parapets;

Ou bien menez vos flâneries
Et vos yeux naïfs de vingt ans
Voir, dans leurs robes de printemps,
Les bobonnes des Tuileries.

Conscrit et vieil Algérien,
Le long des trottoirs de bitume,
Glanez, pauvres sans amertume,
Les plaisirs qui ne coûtent rien.

Votre sort, qu'atteint mon reproche,
Vous en sentez peu la rigueur ;
Pour qui n'a point d'envie au cœur,
Nul besoin d'argent dans la poche.

Donc, bonne journée et beau ciel !
C'est le souhait qu'on peut vous faire ;
Et, ce soir, — car l'ordre est sévère, —
Soyez tous exacts à l'appel.

APPARTEMENTS A LOUER

Ma distraction favorite
— Un flâneur peut bien l'avouer —
C'est de rendre parfois visite
Aux appartements à louer.

Tout concierge est un Asmodée
Quand l'écriteau vient d'être mis,
Et licence m'est accordée
De pénétrer dans les logis.

Abeilles, de butin avides,
Les gens partent dès le matin;
Et je puis, dans les ruches vides,
Jeter un regard clandestin.

J'entre, pour deviner leur vie,
Chez les locataires absents,
Et leur mobilier me confie
Des secrets très intéressants;

Car les objets ont leur langage.
Quand s'envole un oiseau captif,
Une plume restée en cage
Trahit encor le fugitif.

Les portraits sont des signatures;
Certains meubles font des aveux.
Chez les femmes, par les tentures,
On sait la couleur des cheveux.

Des détails sont touchants ou drôles:
Ce monsieur, peint en franc-maçon,
Vous donne un haussement d'épaules,
Et ce berceau vide, un frisson.

— Donc, aujourd'hui, si bon vous semble,
Et pour tuer quelques moments,
Cher lecteur, nous irons ensemble
Visiter des appartements.

BOULEVARD HAUSSMANN, AU PREMIER

Ici, c'est vraiment trop facile.
On devine, rien qu'au parfum,
Un voluptueux domicile
Et qui doit s'ouvrir à plus d'un.

Comme pourtant le hasard tombe !
Tout à l'heure, on était au saut
Du lit, et ce nid de colombe
Est à peine vide et tout chaud.

Je dérange le tête-à-tête
De la soubrette et du coiffeur;
Et de voir la chambre défaite
J'obtiens l'indiscrète faveur.

Car madame, à peine coiffée,
Est allée, au triple galop,
Répéter son rôle de fée
Et faire l'essai d'un maillot.

De l'alcôve, toute en désordre,
Jaillit un petit havanais,
Montrant ses crocs et voulant mordre,
— Comme si, moi, je l'étonnais?

Je sors donc de la chambre close,
En poussant du pied sur le sol,
D'abord une pantoufle rose,
Et puis, — *proh pudor!* — un faux col.

J'entre au boudoir; mais je déplore
D'y voir bien plus que je ne veux :
Car sous mes yeux traînent encore
Les onguents et les faux cheveux.

Fuyons! Pour me sentir renaître,
J'ai besoin d'air et de grand jour.
— Oh! quel dégoût pour qui pénètre
Dans l'officine de l'amour!

RUE SAINT-ANTOINE, AU SECOND

Un grand cabinet qui vous glace,
Triste comme un joueur d'échecs,
Reliés, derrière une glace,
Les classiques latins et grecs.

Rien qui sente bon, rien qui bouge.
Deux bustes : Lycurgue et Solon.
Acajou brun et velours rouge,
Le banal meuble de salon.

Un bureau solennel, qu'encombre
La paperasse d'un dossier;
Une pendule en marbre sombre,
Avec un très gros balancier.

D'un tel local, l'hôte ordinaire
D'avance est tout imaginé,
Dans la pose du doctrinaire,
La main dans l'habit boutonné.

Une estampe : *Le jeu de Paume*,
D'après David, très mal gravé.
Sur la table — étrange symptôme ! —
Un gros londrès inachevé.

Tout est ennuyeux, froid et maigre,
— Sauf le cigare du matin ; —
Tout indique ici l'homme intègre,
Le vertueux, le puritain.

— Mais que vois-je ? dans l'autre chambre
Quelle atmosphère de boudoir !
Un superbe feu de Décembre,
Des fleurs, des tapis, un miroir !

Des dentelles voilant les vitres ;
Le déjeuner sur un plateau :
Un pâté de Strasbourg, des huîtres !
Et ce flacon?... Peste ! un *château*...

Et ce lit, sous un rideau rose,
Et ce portrait... Des nudités !
Comment ! c'est la petite Chose
Qui figure aux Variétés ?

Mais l'antithèse singulière
M'étonne trop longtemps, hélas!
L'antichambre de Robespierre
Cache le réduit de Barras.

O brave électeur sans malice,
Dont on brigue ici le mandat!
N'entre jamais dans la coulisse
Où se maquille un candidat.

RUE LACÉPÈDE, AU CINQUIÈME

Dès le seuil, le frisson vous gagne.
Voyez ! des meubles sans valeur,
La vue, au loin, sur la campagne,
Et le carreau mis en couleur.

C'est très pauvre, mais très honnête.
Le vieux chat dort dans un fauteuil;
Rien de gai, que la chansonnette
Que siffle en sa cage un bouvreuil.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Un affreux portrait de fabrique
Nous fait voir, sous un oranger,
Un ancien officier d'Afrique
Du temps de la prise d'Alger.

Ici doit habiter sa veuve,
Fidèle et gardant son anneau,
Avec ses deux filles : à preuve,
Les tabourets du piano.

Elles végètent, pauvres femmes!
La maman tricote des bas
Et les fillettes font des gammes;
Elles ne se marieront pas.

Et l'on fait une réussite
Quand le couvert est retiré;
Car, dès longtemps, on sollicite
Un bureau de papier timbré.

MÉMOIRES

D'UN BOUQUET DE VIOLETTES

I

Je fus un bouquet de deux sous
A l'étal d'une bouquetière ;
Et pendant la journée entière,
J'exhalai mon souffle humble et doux.

La fraîche brise vagabonde
Emportait mon âme de fleur ;
Et j'avais presque la couleur
Des yeux bleus d'une fille blonde,

Ou plutôt d'un pâle saphir
La nuance particulière;
Et ma collerette de lierre
M'allait, je vous jure, à ravir.

Dans les bois, où le hasard sème
Les violettes au sentier,
Un gamin, dont c'est le métier,
M'avait cueilli, le matin même.

J'attendais, pur et délicat,
Gardant sur mes feuilles posée
Une étincelle de rosée,
Que le passant me remarquât,

Et que, de l'odeur printanière
Et du reflet d'azur charmé,
Compagnon de route embaumé,
Il me mît à sa boutonnière.

II

En effet, un jeune élégant,
Atteint par mon haleine douce,
Parmi les autres, dans la mousse,
Me choisit, du bout de son gant.

Lorsque m'effleurait sa moustache,
Je sentais un petit frisson.
— C'était bien le joli garçon
Sur qui l'œil des femmes s'attache.

Paré de mes fleurs, il gravit
Deux grands étages, quatre à quatre,
Si vite, que j'entendais battre
Son cœur sous son revers d'habit.

En peignoir rose, à sa toilette,
Une brune, à l'œil provocant,
Dit, joyeuse, en me remarquant :
— « Ah ! c'est pour moi, ta violette ? »

L'homme heureux que je fleurissais
Satisfit l'innocent caprice;
Et j'eus le baiser d'une actrice,
Tout comme un auteur à succès.

Mais, quand j'eus parfumé l'haleine,
L'amant réclama le parfum,
Et me jeta, moi, l'importun,
Dans une coupe en porcelaine;

Et, tandis qu'ils riaient de voir
— Le beau jeune homme et sa maîtresse —
Leur double sourire d'ivresse
Se refléter dans le miroir,

Je m'étonnais de l'amalgame
Des choses avec qui j'étais :
Un collier d'or, quelques protêts,
Et des faux cheveux dans un drame.

— Le jeune homme, à la fin, partit,
Avec mon odeur sur les lèvres.
Moi, dans ma coupe de vieux Sèvres,
Je languissais, pauvre petit,

Et je n'aurais pu longtemps vivre
En ce lieu sentant le péché,
Où j'étais comme un lys séché
Dans les pages d'un mauvais livre.

III

Survint un autre visiteur,
Un baron, homme respectable,
Ayant cet air insupportable
Que prend si vite un bienfaiteur.

Le changement fut assez drôle.
— Madame, d'un ton attristé,
Gémit soudain sur sa santé
Et se plaignit d'un [illegible]

Puis, quand le baron s'en alla,
Un peu chassé par [illegible],
La subtile [illegible]
M'aperçut, [illegible]

Et, tout en faisant la risette
A son noble maître et seigneur,
Elle me mit — insigne honneur! —
Auprès de sa rouge rosette.

Je crois que le pauvre dupé
Était tout fier de mes fleurettes;
Car il fuma dix cigarettes,
Autour du lac, dans son coupé.

IV

Enfin, — et c'est ce qui couronne
Ce conte de décaméron, —
Toujours à l'habit du baron,
J'allai dîner chez la baronne.

Une blonde; — imaginez-vous
Une rose dans la dentelle!
— « Ah! des violettes, » dit-elle,
En me prenant à son époux.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Et les colliers [illegible]
Qu'enlaçaient [illegible]
Sur cette jeune chair de femme
Sur ce sein que je baisais.

Et l'espérance m'était née
De finir là, près de son cœur,
Dans les parfums et la langueur,
Ma fugitive destinée.

— Mais la loge s'ouvrit soudain,
Et je vis — surprise profonde ! —
S'asseoir près de la noble blonde
Mon bel élégant du matin.

Elle lui fit la bienvenue,
Avec le bonheur dans les yeux,
Et, dans mon nid délicieux,
Je sentis qu'elle était émue.

L'imposteur, en lui parlant bas,
M'aperçut, sous la mousseline,
Et lui dit, d'une voix câline :
— « Ces fleurs sont pour moi, n'est-ce pas ? »

Et, bien qu'à son désir docile,
Elle rougit de ce détail,
Lorsque, caché par l'éventail,
Il m'osa prendre en mon asile.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Et je meurs de la nostalgie
Du ciel gris sous qui nous naissons,
Au milieu des pâles gazons,
Dans la feuille morte rougie.

Et vous, sœurs du taillis natal,
Dont l'âme se perd dans les brises,
Et qui vous réveillez, surprises
Par le blanc soleil matinal,

Vivez votre vie éphémère
Dans le triste bois sans oiseaux,
Et de fleurir les damoiseaux
Ne caressez pas la chimère :

Et quand même les temps trop froids
Vous flétriraient, ô fleurs débiles !
N'enviez pas vos sœurs des villes.
— Violettes, restez au bois !

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

I

Un mince rayon de soleil,
Par la fente du rideau oublié,
Pénètre dans la chambre et trouble
La jeune femme en son sommeil.

Sur son coude, elle se soulève
Et sourit au rayon joyeux,
En ouvrant tout grands ses doux yeux
Dans lesquels flotte un dernier rêve,

Qui voltige, un instant encor,
Parmi les ombres de l'alcôve,
Où descend, sur le satin mauve,
Le torrent des atomes d'or.

— Être veuve, blonde et marquise,
Et, dans la plume et le satin,
S'éveiller par un beau matin,
Quelle minute plus exquise !

Or, se lever tard embellit,
Et l'on voudrait bien rester coite
Dans la bonne atmosphère moite
Et dans les caresses du lit.

Alerte ! L'indulgent jésuite
A qui votre salut est cher,
Dit que, pour châtier la chair,
Il faut se lever tout de suite.

Debout ! — Mais non ! le charme est tel
Du lit où votre corps se moule,
Qu'un nouveau quart d'heure s'écoule
Et que c'est un péché mortel.

Pourtant, avec insouciance,
Vous le commettez. — Mais demain,
En tête de votre examen,
Notez ce cas de conscience.

II

Contre votre *Confiteor*,
Tout, d'ailleurs, [illegible]
Et j'ai bien peur, [illegible]
Que vous n'alliez [illegible]

[illegible]

[illegible]

Quel danger pour l'état de grâce,
Car un gracieux petit bras
Vient soudain de sortir des draps
Et de saisir la blanche tasse.

En un clin d'œil, le lait est bu,
Même avec un plaisir extrême;
Et ces deux moustaches de crème
Attestent le jeûne rompu.

III

Mais voici venir votre chatte,
Qui, témoin de votre péché,
De sa langue rose a léché
Le lait qui restait dans la jatte.

Vous lui faites mille mamours;
Ce sont là voluptés de prude;
Lorsqu'une caresse un peu rude
Arme la patte de velours.

Pitié ! car la chatte vous lèche ;
La griffe ne marquera pas.
— « Oh ! la vilaine bête ! A bas ! »
Et deux soufflets, d'une main sèche.

Vous avez trois fois succombé :
La gourmandise, la paresse,
Et la colère. O pécheresse,
Prenez-en note pour l'abbé !

IV

Cependant, encore indécise
S'il faut [illegible]
Les [illegible]
La [illegible]

[illegible]

Car les plus fières seraient vaines
Devant la blanche nudité
De cette chair de rose-thé,
Où court le réseau bleu des veines.

Plus d'une envîrait ces cils longs,
Et la rare bonne fortune
D'avoir ces clairs regards de brune
Sous la splendeur des cheveux blonds.

O marquise, prenez bien garde!
Car, pour le gros péché d'orgueil,
Je ne sais point de pire écueil
Qu'un miroir où l'on se regarde.

V

Mais le crime est déjà commis.
Ah! le faible cœur que le nôtre.
Voilà, dans ce monde et dans l'autre,
Un salut des plus compromis.

Car, lorsqu'on se trouve si belle,
On souffre de ne pas avoir
La parure que, l'autre soir,
Portait la comtesse Isabelle ;

Et, songeant à son pauvre écrin,
On s'abandonne à l'infamie
De haïr sa meilleure amie
Et d'avoir un très gros chagrin.

On garde bien cette pensée,
Où l'on trouve quelque douceur,
Qu'elle a des taches de rousseur
Et la gorge assez mal placée ;

Mais on ne peut pas oublier
Quels bijoux relèvent ses charmes,
Et l'on en verse autant de larmes
Qu'elle a de perles au collier !

VI

Comment ! marquise, de l'envie ?
A vingt ans ! Je vous l'interdis.
— De risquer votre paradis
Cette rage est-elle assouvie ?

Non ! car, à présent, vous songez
Aux cent louis d'un si beau jaune
Dont vous deviez faire l'aumône
Aux malheureux, vos protégés ;

Et puis encor qu'à la vitrine
De Samper, vous avez surpris
Un rubis balais de ce prix,
Fait pour votre blanche poitrine.

Épargner sur la charité,
Être avare ! Vous avez honte,
Et la rougeur au front vous monte
De ce désir vite écarté.

VII

Brrr ! que cette chambre est glacée !
Vous vous cachez sous l'oreiller,
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Pourtant, de cette fausse ivresse,
Votre cœur bat, votre sang bout.
— Allons ! debout, debout, debout!
Et courez bien vite à confesse.

FIN DU TOME TROISIÈME

TABLE

DU TOME TROISIÈME

Contes en Vers

Pages.

La Marchande de Journaux 3
L'Épave 17
L'Enfant de la Balle 25
Les Boucles d'oreilles 43
Le Roman de Jeanne 59
Pour le Drapeau 77
Bleuette 85

Poésies Diverses

Le Raisin 101
Premier désir 103

Pages.
Une Aumône.......... 108
Préface d'un Livre posthume.......... 109
A un Amant.......... 112
A un Élégiaque.......... 114
La Chambre abandonnée.......... 116
Le Bateau-Mouche.......... 119
La Nymphe de Ville-d'Avray.......... 122
L'Anneau.......... 126
Vieux Brouillon de lettre.......... 128
Sur une Tombe au printemps.......... 130
Le Vin.......... 132
Portrait de Victor Hugo par Bonnat.......... 134
L'Anniversaire.......... 136
Résurrection.......... 139
Le Rêve (d'après Jules Lefebvre).......... 141
L'Éducation maternelle (d'après Delaplanche).......... 143
Rêverie (d'après Jacquet).......... 145
Le Régiment qui passe (d'après Detaille).......... 147
Aux Femmes de Lyon.......... 150
Le Cadeau de Sahagun le vieux.......... 154
Pour Guitare solo.......... 156
Ballade de Coppée à Banville.......... 158
Ballade de Banville à Coppée.......... 161
Préface pour Émile Blavet.......... 164
Aux Bourgeois d'Amsterdam.......... 168
Dizains.......... 172
Statue d'Homme d'État.......... 178
Sur un Exemplaire de l'*Exilée*.......... 180
Pour une Fiancée.......... 182
Très ancien Sonnet.......... 184

Pages.
Caprice attendri.. 186
Pour une Blonde inconnue 188
Ballade pour deux Dames 190
L'Éventail 192
Billet.. 194
L'Asile de Nuit 196
Au Jardin du Luxembourg 202
A Petœfi.. 207
Poèmes magyars.. 209
L'Amiral Courbet 220
L'Étoile des Bergers.................................... 224

ARRIÈRE-SAISON

Ruines du Cœur.. 231
L'Aveu.. 233
Printemps perdus.. 235
Minute sentimentale.................................... 238
Son charme.. 240
Taches de son.. 242
Crépuscule... 244
Le Baiser.. 246
Flux et Reflux 248
Toast champêtre... 251
Retour.. 255
Rêve fleuri 257
Confiance 258
Le bon Lendemain....................................... 260

Pages.
Accident d'hiver 262
Dernière Flamme.................................. . 264
L'Incorrigible...................................... 267
Désir de Gloire.......... 269

FEUILLES VOLANTES

La Symphonie de l'attente............................ 277
Les Tourlourous...................................... 286
Appartements à louer 292
Mémoires d'un bouquet de violettes.................... 301
Les Sept Péchés Capitaux.............................. 311

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME

Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.



Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.





